

Daniel Allezina

Un Forézien au pied de la Muraille de Chine

Louis Joseph Faure

*Cahiers de Village de Forez*

*En hommage au père Georges Colomb,  
supérieur des Missions étrangères de Paris (2010),  
originaire de Saint-Anthème,  
cité voisine de Verrières-en-Forez.*

Page de couverture : autour de la carte de Chine, adresse du monastère en caractères chinois, Marie au profil chinois, photo de Notre-Dame-de-la-Consolation, photo de dom Augustin Faure à la fin de sa vie.

## Ailleurs

Sur les autoroutes d'aujourd'hui, nous avons parfois croisé ces cars de tourisme, confortables, climatisés, équipés d'écrans de cinéma. Ils transportent des vacanciers du nord au sud de l'Europe, jusqu'aux plages d'Espagne. Sur leurs flancs, les décorations ne manquent pas : un soleil, des palmiers, la mer... Les lettres du mot AILLEURS se détachent visiblement. Ce simple mot évoque les vacances, le voyage, l'aventure...

Depuis des siècles, les Foréziens sont aussi habités par cette envie de sortir des limites du Forez. Ils se sont lancés à la découverte du monde. Une lame de scie sur l'épaule, les scieurs de long sont partis à la recherche du travail. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les frères du Luth originaires de Saint-Germain-Laval sont partis à la recherche des grands lacs canadiens. Lascaris d'Urfé s'est réfugié au Canada, fuyant les soubresauts de la Révolution. Antoine Blanc, de Sury-le-Comtal et Michel Portier, de Montbrison, ont aussi répondu à cet appel à quitter les rives tranquilles de nos rivières pour voguer jusqu'au golfe du Mexique. Un grand élan missionnaire traversait les diocèses de France, au XIX<sup>e</sup> siècle.

A leur suite, Louis Joseph Faure entre dans ce courant. Il va nous faire voyager au rythme de ses affectations. Il va quitter Verrières-en-Forez, sous le bras il n'emporte que l'Évangile. Je vous propose de le suivre. Il va nous emmener sur les terres d'Asie.

Merci à sa famille de nous l'avoir fait connaître. Elle nous a communiqué les souvenirs de famille. Il vaut la peine de le sortir de l'ombre.

## Louis Joseph Faure devenu dom Augustin

### Chronologie

- 1861 27 janvier, mariage à Verrières des parents : Jean Faure et Françoise Garassut, mairie et église.
- 1873 23 août, naissance à La Feuillat (Verrières), et baptême à l'église .
- 1887 9 août, décès de la maman, Françoise, à La Feuillat.
- 1891 11 mars, décès de sa sœur Julie, religieuse des petites sœurs des pauvres.
- 1893 19 août, entrée au séminaire d'Alix en Beaujolais.
- 1894 17 avril, conseil de révision à Lyon.
- 1894 4 août, entrée au séminaire des Missions étrangères de Paris, rue du Bac, à Paris.
- 1896 27 septembre, ordres mineurs, à Paris.
- 1897 26 septembre, sous-diaconat, à Paris.
- 1898 5 mars, diacre, à Paris.
- 1898 26 juin, prêtre, à Paris.
- 1898 27 juillet, départ pour la Birmanie méridionale.
- 1898 1<sup>er</sup> septembre arrivée à Rangoon, séjour à Bassein puis Moulmein.
- 1899 fin d'année, fin de son service de vicaire à Pauksinbe.
- 1900 27 mars, arrivée en France pour le repos.
- 1901 13 janvier, fin du repos en France.
- 1901 en Mandchourie, à Kirin.
- 1910 août, départ pour la Trappe, près de Pékin.
- 1918 décès de son frère Joseph.
- 1921 24 septembre, décès de son père Jean.
- 1945 15 août, fin de la guerre sino-japonaise.
- 1946 dernier courrier venant de Chine : le testament.
- 1947 18 octobre : mort sur une route de Moukiatchoang.
- 1948 15 janvier : célébration du souvenir en l'église de Verrières-en-Forez.

## **Le terreau qui a vu naître Louis Joseph Faure**

Le Forézien Louis Joseph vient au monde dans le village de Verrières, dans la Loire. La petite rivière de la Vidrèsonne a modelé le relief de la commune dans une époque reculée. Elle a façonné une cuvette naturelle. La commune est plantée sur son bord sud. Côté nord, à l'opposé, sillonne la route qui conduit en Auvergne. A l'est, sur un repli, débouche la route qui monte de la plaine du Forez, c'est là qu'est plantée la maison de la famille Faure. Le lieu se nomme « la Feuillat », ou encore « Folea », au cadastre napoléonien. Ce qui indique que nous sommes dans une région de végétation : des arbres feuillus. Sur les crêtes, ce sont des sapins. La commune se termine sur les plateaux, aujourd'hui on les nomme « les hautes chaumes », lieux d'estive des troupeaux. Le département de la Loire s'achève au col de l'Homme-Mort. On est à 1 100 mètres d'altitude ! Ces lieux sont aussi nommés « les Limites », notre héros va connaître beaucoup de frontières qu'il va traverser. Il finira ses jours au pied d'une limite bien connue et bien visitée aujourd'hui : la Muraille de Chine.

Le beau nom de Verrières est aussi indicatif du caractère forestier de la région. Ce nom viendrait de « *terre plantée d'aulnes*<sup>1</sup> ». On a souvent pensé que ce nom faisait référence au verre et aux métiers du verre. Il est plus naturel de pencher pour la flore. C'est donc dans cet écrin de verdure que Louis Joseph vient au monde.

Le village a connu une histoire ordinaire. Une population gallo-romaine a laissé quelques débris. Deux familles nobles ont habité des châteaux au Moyen Âge, l'un est situé au lieu-dit Beauvoir, l'autre au Soleillant. Mais c'est le baron d'Ecotay qui règne sur le territoire et lève les impôts. Nous sommes dans la province de Forez. Les habitants du bourg se sont blottis autour de la belle église, reconstruite au XVI<sup>e</sup> siècle. Son clocher domine à près de 45 mètres de haut. La population est rurale et vit chichement sur des terres sans grand rapport. En rédigeant le cahier de doléances avant la réunion des états généraux de 1789, les citoyens se plaignent de leur situation. Ils parlent de ceux d'entre eux qui doivent s'expatrier pour trouver un travail de meilleur rapport. « Ils vont travailler à la scie », ce sont déjà les scieurs de long qui vont au loin, plutôt dans les forêts du sud. « Le terrain est ingrat, très exposé aux gelées, on connaît de longs séjours de neige ». Comme dans beaucoup de paroisses du royaume, les habitants de Verrières demandent un allègement des impôts et des taxes multiples. Le village semblait parti pour poursuivre tranquillement son chemin.

## **La cité prend de la notoriété**

En 1803, un nouveau curé arrive à la paroisse. L'abbé Perrier vient de quitter la paroisse de Firminy, dans la vallée de l'Ondaine. Il reçoit la charge des fidèles de Verrières. L'Eglise de France commence à sortir, à peine, du cahot des années troublées de la Révolution. Ce nouveau curé arrive avec le désir de combler les vides dans les rangs du clergé. Il ouvre une maison de formation de séminaristes dans les modestes locaux de la cure. C'est un fondateur qui partage les initiatives du cardinal archevêque, Joseph Fesch, oncle de l'empereur Napoléon. Le prélat a obtenu l'exemption du service militaire pour les étudiants ecclésiastiques. Tout cela crée une dynamique qui amène des élèves dans ces maisons de formation. En 1804, l'établissement compte 40 élèves. Ils sont plus d'une centaine en 1805. On en comptait 313 en 1809. Le rayonnement du séminaire naissant s'étend aussi à l'Auvergne voisine et même à la Haute-Loire. Pour la classe de philosophie, on occupe les bâtiments du château de Soleillant, au nord du village. Le châtelain a été victime de la Révolution. Sa propriété est devenue "bien national". Le curé Perrier peut en faire l'acquisition grâce à la générosité d'une sainte fille du village voisin de Gumières. M<sup>elle</sup> Antoinette Montet, inspirée dans un rêve, a réalisé son avoir et apporté au curé une coquette somme qui lui permet de faire face aux divers aménagements nécessaires. Un élève connu viendra, sans succès, étudier les

---

1) *Dictionnaire des noms de lieux de la Loire*, éditions Archives et Culture, Paris, 2009, p. 134.

leçons de philosophie, c'est Jean-Marie Vianney, le futur saint curé d'Ars. Son bref passage ne sera pas oublié dans les mémoires. Le futur saint Marcellin Champagnat fait aussi partie des anciens élèves du petit séminaire, il fonda les Frères maristes, Jean-Claude Collin lancera les Pères maristes<sup>2</sup>.

Tout aurait pu tourner court lorsque l'empereur Napoléon veut promouvoir la progression de ses lycées. Les effectifs ne s'envolent pas. La solution, c'est de bloquer purement et simplement la progression des maisons religieuses. Tous les séminaires du diocèse sont fermés. Seule la maison de Verrières reste ouverte, sans autorisation. Le Forez est loin des centres de décision. Cependant la tradition dit que l'on craignait la visite des gendarmes, alors les élèves avaient un livre à la main et sur un signal ils étaient prêts à prendre dans l'autre main, un outil agricole pour travailler dans les champs voisins... puis, en quelques mois, la pression est tombée. La vocation du séminaire pourra se développer sans entrave pendant cent ans. La devise adoptée par la maison était en latin : *Semper virens* qui se traduit par "Toujours verdoyant". Le chemin ne sera pas sans faille, des incendies anéantiront, un instant, le parcours.

Pendant un siècle, le village vivra au rythme du séminaire. Durant les récréations, les murs du bourg vont résonner des cris des élèves. Ils ont besoin de se défouler. Le déroulement des journées est assez soutenu. C'est la cloche qui découpe le temps de la journée.



Le petit hameau de la Feuillat et son auberge  
Sur le mur de l'auberge on remarque le nom Buffavand peint sur l'enseigne.  
C'est toujours la famille Faure, la "Phine" était au fourneau.  
Sur la droite, le chemin serpente et grimpe au village

---

2) Voir l'ouvrage de référence : "Le Séminaire de Verrières", Joseph Barou, *Cahiers de Village de Forez*, 2008.



Le bourg de Verrières, son église et le petit séminaire vu de la Feuillat

## Le terreau familial

Nous voici transportés au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, toujours à Verrières. En décembre 1860, les futurs parents de Louis Joseph Faure se préparent à leur mariage. Côté paternel, nous avons Jean Faure. Il est âgé de 27 ans. Avec ses parents, Pierre et Marie Rochette, ils habitent au hameau de Beauvoir, dans un secteur proche de l'arrivée de la route venant de Montbrison. La famille habite dans ce hameau depuis quelques années. La lignée vient d'une vallée voisine, celle de Saint-Jean-Soleymieux. Jean a demandé la main de Françoise Garassu à sa mère, Claudia, née Joie. Son mari, Jean, est décédé depuis quelques années. Elle a 19 ans. La maman consent au mariage de sa fille. Accompagnés de leurs parents, Jean et Françoise, se sont rendus à Montbrison et sont passés devant le notaire, M<sup>e</sup> André Chazelle<sup>3</sup>. Nous sommes en hiver, le 17 janvier 1861. La dot de la mariée est mince : elle apporte « son trousseau, ses nippes, une armoire à deux portes fermant à clé et un bois de lit, en bois blanc ».

Le futur époux semble plus fortuné. Ses gains et économies se concrétisent dans une somme de 700 francs. Il apporte au ménage un petit cheptel : deux brebis, un mouton, et une chèvre, le tout estimé à 270 francs. Les parents Faure font aussi donation de 600 francs, une somme versée en deux échéances<sup>4</sup>. Le nouveau couple va habiter près de la maison de Françoise, au hameau de La Feuillat. Le mariage civil a lieu en mairie devant Pierre Clavellous, maire, on est le 27 janvier 1861. Le même jour a lieu aussi le mariage de Catherine Faure, sœur de Jean, avec un cousin de Françoise, Jean Garassu. Au mariage civil, les témoins sont des cultivateurs du Soleillant : Pierre Clavellous et Etienne Brunel, un troisième témoin est Jean Marnat, le cabaretier du bourg de Verrières, souvent disponible pour rendre ce service. On ne sait rien des célébrations religieuses, les

---

3) Le futur a signé, non les autres comparants.

4) Contrat de mariage, archives notariales de M<sup>e</sup> Chazelle, Archives départementales de la Loire.

documents font défaut, on pense qu'elles ont eu lieu en la belle église ogivale de Verrières, un frais matin d'hiver, ce qui n'a pas empêché de célébrer l'événement de façon festive.

## **La lignée maternelle**

La famille paternelle Faure a connu quelques déplacements dans le Forez des montagnes du soir, cela reste dû aux différentes locations de ferme. Il n'en est pas de même pour la famille maternelle Garassu. Depuis quatre générations, ils résident à Verrières. Au hameau de La Feuillat, ils tiennent l'auberge. Ils en sont propriétaires. Ils sont donc bien implantés. Ils accueillent les voyageurs qui se rendent en Auvergne et font une pause dans leur montée. Les nouvelles de la ville sont colportées et transmises au village. Les conversations sont conjuguées en patois et en français. Le patois de Verrières, c'est une version du francoprovençal de la région. Le couple connaît la rude vie de la montagne. On est à 800 mètres d'altitude. Les parents de Louis Joseph sont des Foréziens de souche. Leurs ambitions sont réduites. En fondant leur foyer, ils entrent dans une belle tradition de droiture et de service. La jeune épouse va prendre en charge l'auberge en compagnie de sa mère et de la grand-mère, Claudine Joie. Elles serviront les repas de la cuisine traditionnelle de campagne.

Le mari va pratiquer sa belle profession de cultivateur.

## **Ils eurent beaucoup d'enfants**

La formule est classique, mais souvent c'est la conclusion d'une belle histoire pour enfants. Pour le couple de Françoise et Jean Faure, c'est une réalité. Nous comptons onze naissances échelonnées sur vingt années. Mariette est l'aînée des filles (1861-1934). Joseph l'aîné des garçons. Il vivra 55 ans. Il commence ses études primaires, à Verrières, chez les Frères de la Croix. Le curé de la paroisse ou un prêtre recruteur décèle en lui une vocation : il entre au petit séminaire voisin. Il y fait ses études jusqu'à la classe de rhétorique, aujourd'hui on dit la première. Arrive le moment des choix, il se dirige vers le séminaire de philosophie, puis au séminaire Saint-Irénée. L'autorité diocésaine de Lyon l'envoie comme vicaire dans la Loire, à La Ricamarie, cité minière de la vallée de l'Ondaine. On y parle encore de la trop célèbre grève des mineurs de 1869. La troupe a chargé dans la foule faisant quatorze victimes. Le vicaire n'est pas resté très longtemps à ce poste, puisqu'il est nommé curé de campagne dans la plaine du Forez, à Précieux. Il est plus proche de la famille. La paysannerie y est bien différente de celle de Verrières : il y a de grandes propriétés, servies par beaucoup d'ouvriers agricoles. Il reste aussi des fermes bien modestes. Il meurt en 1918, à 55 ans. Il s'en va prématurément le 20 novembre. Il a tout juste connu l'armistice. Peut-être avait-il souffert des restrictions des années de guerre. Le pain avait été rationné, il fallait présenter sa carte de pain au boulanger. Il est remplacé par l'abbé Fréry, il quittait aussi la vallée de l'Ondaine au Chambon-Feugerolles.

Nous comptons aussi Jean-Claude, dont nous ne savons que peu de choses, il était porteur aux Halles à Paris (1865-1885?).

Puis vient Mélanie (1867-1934). Nous faisons un petit arrêt sur Julie, née en 1868. Elle a aussi une vocation religieuse. Nous ne savons pas le parcours qui a conduit son choix, elle devint petite sœur des pauvres, disciple de sainte Jeanne Jugan, la fondatrice. L'époque était rude, des personnes arrivaient en fin de vie bien démunies. Les maisons des petites sœurs accueillait beaucoup de détresses des villes. Les ressources étaient réduites, il fallait tendre la main. Elle meurt à 23 ans, elle était en poste à la maison de retraite de Tours, maison créée par la fondatrice. En religion, elle avait reçu le nom de sœur Clément de Saint-Joseph. Elle a prononcé ses vœux sur son lit d'agonie;

Après, c'est Catherine, née en 1870, pendant le conflit avec les Prussiens. Elle est connue comme l'épouse Gentelet et Antoinette, épouse Fraisse. Dans la suite de la lignée vient Louis Joseph, objet

de notre étude. Viennent ensuite : Augustine (née en 1876), Louis Henri (1878), Marie Augustine ferme la marche (née en 1881 et mariée à Pierre Godard).

C'est donc une famille nombreuse qui accueille Louis Joseph, beaucoup de familles foréziennes<sup>5</sup> partageaient cette condition. Pour les parents, il s'agissait de donner un avenir à chacun. Pour les enfants, les plus âgés s'occupaient des derniers venus, une grande complicité les rapprochait. L'entraîn de ferme et l'auberge occupaient bien tout le monde. Le père, Jean, prendra des responsabilités au sein du conseil municipal, il avait une certaine notoriété. Nous voyons que deux enfants auront une vocation religieuse qui entraînera peut-être bien celle de Louis Joseph. La famille portait bien des valeurs.

## **Louis Joseph vient au monde**

Nous voici en 1873. Après quatre filles, arrive la naissance d'un garçon. Le frère aîné Joseph a 10 ans. On est au mois d'août, en pleine chaleur. La naissance a lieu à 21 h, au foyer de La Feuillat, on est le 23 du mois. Le lendemain, le père, Jean Faure, dit aussi Pierre, se présente à la mairie pour la déclaration de naissance. Il est accompagné de deux témoins habitant le bourg : Pierre Brouillet, maréchal-ferrant et Etienne Béal, tisserand, deux métiers disparus. Les parents sont déclarés "aubergistes". L'enfant portera les prénoms de Louis et de Joseph. En effet son parrain à l'église sera son aîné, Joseph. Le prénom de Louis peut s'expliquer par la date de la célébration de la fête du roi de France au 25 août<sup>6</sup>. Ce sera le jour du baptême, en l'église paroissiale. Une bonne partie de la famille se présente au prêtre pour le baptême. Les portes de l'église s'ouvrent pour l'accueil du nouveau né. C'est un bel édifice ogival de style Renaissance. Elle a été construite en 1540, en remplacement d'une ancienne église de l'époque romane, déjà placée sous le patronage de la Vierge Marie en son Assomption. L'ancienne paroisse était placée sous le patronage de saint Ennemond.

Les sœurs plus âgées veillent sur les premiers pas du garçon. Nous n'avons pas de renseignements sur les premières années de l'enfant. Comme son frère aîné, il suit l'école des frères de la Croix, dans l'école du bourg. Le trajet de l'auberge jusqu'à l'école est assez réduit ; pour midi, il aura le temps de venir manger à la maison. En ce temps-là, Verrières est une cité qui vit au rythme des saisons. Les quatre saisons sont bien marquées. La vie est rythmée par le calendrier religieux : les dimanches et les fêtes. Louis Joseph se familiarise avec ces temps forts : autour de Noël, la préparation à Pâques après Mardi gras, la procession de la Fête-Dieu, puis le sommet avec la fête patronale du 15 août, enfin la Toussaint. Il découvre la présence des élèves du petit séminaire qui animent les grandes célébrations religieuses.

Quand arrive l'étape de l'entrée en 6<sup>e</sup>, la décision est prise, Louis Joseph ira au petit séminaire voisin. La famille peut payer la pension.

## **Louis Joseph entre au séminaire**

En octobre 1884, il franchit le lourd portail du petit séminaire voisin. Il n'est pas le seul. Il retrouve des connaissances, des élèves qui étaient avec lui chez les frères. Il trouve des visages inconnus : les anciens qui l'accueillent et les nouveaux venus, comme lui. Il est vite familiarisé avec les lieux, des amis le guident dans les différents locaux de cette grande maison. Le premier soir il dort dans le grand dortoir où les lits sont alignés. Le silence règne. Quelle coupure avec la chaude ambiance familiale de la maison de La Feuillat !

Qu'est-ce qu'un séminaire ? C'est une création du concile qui s'est tenu au XVI<sup>e</sup> siècle, dans une ville de l'Italie du Nord, à Trente. Les évêques avaient reconnu que les prêtres de paroisse n'étaient

---

5) Archives municipales de Verrières-en-Forez.

6) Archives paroissiales de Verrières-en-Forez.

pas assez formés. Alors, on a créé des maisons de formation : les séminaires. Le nom vient du mot semence. Pour former des prêtres, il faut semer dans les cœurs des vertus, des qualités qui feront de bons prêtres. Au départ, le modèle du séminaire peut être celui qui est planté sur l'île Saint-Jules au cœur du lac d'Orta, toujours en Italie du Nord. Pour l'époque, on pensait que le prêtre devait être un homme séparé du monde, un spécialiste du sacré distant de la foule.

C'est pour cela que Louis Joseph quitte sa famille, il est interne bien qu'enfant de Verrières. Le petit séminaire, c'est une vie bien cadrée. Il y a la vie religieuse et les études. En 6<sup>e</sup>, on commence le latin, Louis Joseph en aura besoin toute sa vie : *rosa, rosae...* Il aura plusieurs professeurs, la plupart seront des prêtres, on n'en manque pas à cette époque. Il y a aussi des surveillants, ils veillaient au bon ordre, au silence, dans la plupart des lieux, excepté sur les cours de récréation. Là, on organise de grands jeux de groupe. Au dortoir, le surveillant contrôle les lits, il faut qu'ils soient bien bordés.

Le maître des lieux, c'est le père supérieur. Au temps de Louis Joseph c'est le père Chausse. C'est lui qui dirige tout. Il donne l'esprit de la maison. Il est choisi par l'archevêque de Lyon. Il mène le groupe des professeurs. Il dirige le bon déroulement de la vie de l'établissement. Il entretient des liens avec les autres responsables de séminaires du diocèse. L'économe dirige la vie matérielle de la maison : repas et entretien matériel. Le séminaire est autonome, il vit par lui-même, il a son boulanger, son boucher et les religieuses cuisinières et lingères.

Dans cette vie assez stricte, les fêtes religieuses sont une bouffée de fraîcheur, on marque ainsi la fête du supérieur<sup>7</sup>. Des conférenciers passent, des missionnaires en congé témoignent de leur vie en mission. Les curés de paroisse qui ont envoyé quelques candidats viennent prendre des nouvelles de leurs protégés. Un esprit d'émulation règne dans toute la maison.

## Les vacances 1887

En août de cette année, la maman de Louis Joseph décède, en plein été. Elle a donné beaucoup : onze naissances en 20 ans, nombreux travaux à l'auberge. Françoise est âgée de 45 ans. Le jeune est en pleine adolescence. On ne sait rien des répercussions de ce départ prématuré. On peut simplement penser qu'il a été marquant et blessant. La famille va se ressaisir. Les enfants se partagent le travail avec le père.

## L'année 1891

C'est encore une année cruelle pour la famille. Julie, sœur de Louis Joseph a 23 ans seulement. Elle est devenue religieuse des Petites Sœurs des pauvres, à Tours. Elle meurt à la fleur de l'âge, en mars. Elle se destinait à l'accueil des personnes âgées démunies. Julie avait quitté la famille et Verrières le 2 octobre 1889. Elle s'est présentée à la maison des Petites Sœurs, au 29, de la rue Denis-Epitalon à Saint-Etienne. On l'a accueillie comme postulante. De là, elle a rejoint la maison-mère de la congrégation pour vivre une année de noviciat. C'est à Saint-Pern, en Ille-et-Vilaine. Puis, elle est envoyée à Tours dans la maison d'accueil des vieillards nécessiteux, pour y poursuivre sa formation. Nous lisons dans le livre de Fondation de Tours : *L'hiver 1890-1891 fut très rude et amena une épidémie d'influenza dans les premiers mois de l'année. Nous avons perdu 35 vieillards. Au milieu de notre peine, nous avons généralement la consolation de les voir mourir bien préparés... L'épidémie sévit aussi parmi les petites sœurs, et une petite sœur novice, S<sup>r</sup> Clément de Saint-Joseph, fut prise d'une fluxion de poitrine dont elle mourut au bout de quelques jours, le 11 mars, après avoir reçu les derniers sacrements et fait ses vœux. Elle avait 22 ans ½. Bonne*

---

7) Voir Jean-Pierre Guillet, "Souvenirs d'un ancien élève du petit séminaire de Verrières", *Village de Forez*, 2007, n° 105.

*enfant, généreuse et dévouée, elle a beaucoup souffert, mais elle s'est montrée patiente et bien résignée et même elle a vu arriver la mort avec joie*<sup>8</sup>.

Cette simple notice nécrologique est un beau témoignage sur cette sœur de Louis Joseph, une Forézienne devenue disciple de sainte Jeanne Jugan. On remarque la générosité de cette novice fauchée à l'aube de sa vocation. En devenant religieuse, elle avait quitté son prénom de Julie. La congrégation des sœurs lui avait attribué le prénom de sœur Clément, elle avait pu y ajouter celui de Joseph. C'est bien sûr le patron de la bonne mort et les petites sœurs accompagnaient beaucoup de personnes en fin de vie. C'était aussi un prénom familial de ses frères : le prêtre et maintenant, le futur missionnaire. Toute la famille sera certainement bien marquée par ce départ prématuré. Les soins médicaux n'étaient pas très efficaces en face des épidémies. L'environnement de Louis Joseph s'assombrit. Il mûrit.

Mariette, une autre sœur, plus âgée, disparaît en septembre de la même année. Elle avait 30 ans et était maman. Son mari Baroux est bien désemparé.

L'élève du séminaire subit ces épreuves successives. Elles auront des répercussions, nous le verrons bientôt. Il va entrer en classe de seconde. Il poursuit ses études et ses réflexions. Plusieurs influences le marquent. Il reste dans la ligne d'une vocation de prêtre. Les lectures ne lui manquent pas, la bibliothèque du séminaire est bien fournie. Il peut consulter les *Annales de la propagation de la foi* de Lyon. Depuis 1827, elles diffusent des reportages sur les activités soutenues par l'œuvre lancée par Pauline Marie Jaricot. Des lettres de missionnaires viennent de toutes les régions de mission dans le monde. Il peut aussi consulter les *Lettres édifiantes et curieuses*. Les témoignages sont plus anciens, il s'agit de courriers expédiés par des missionnaires jésuites partis sur tous les continents qui n'ont pas reçu l'Évangile. Dans le séminaire on reste très marqué par le martyr du missionnaire Jean-Pierre Néel. C'est un ancien élève du séminaire dans les années 1850-1853. Entré aux Missions étrangères de Paris, il est parti missionnaire en Chine, dans la province du Kay-Tchéou. Il est massacré avec des compagnons en 1862. Il avait 29 ans. Un autre missionnaire originaire de la région a laissé un souvenir marquant. C'est Jean-Louis Bonnard, venant de Saint-Christo-en-Jarez, dans les monts du Lyonnais. Il a étudié au séminaire de Saint-Jodard dans la Loire. Il prit aussi le chemin des Missions étrangères de Paris. Son terrain de mission fut le Tonkin, aujourd'hui, le Vietnam. Parti en mission en 1850, il fut massacré en 1852, il avait 28 ans. Sans aucun doute, ces témoignages proches marquaient les jeunes aspirants à la prêtrise.

### **L'heure des choix : 1893**

Après la classe de seconde, Louis Joseph entre en classe de rhétorique, aujourd'hui on dit la première. Chaque semaine, le séminariste rencontre son conseiller spirituel qui lui a été attribué par le supérieur. On dit aussi le directeur spirituel. C'est avec lui que se réfléchissent les grandes orientations de vie. On ne sait pas quel père accompagnait Louis Joseph.

En juin-juillet 1893, les élèves de la classe de rhétorique participent aux cérémonies d'adieu de la promotion. Ce sont des fêtes bien prenantes. Ceux qui terminent leur scolarité disent au revoir aux maîtres et à la maison qui les a formés. C'est un beau moment de reconnaissance et d'ouverture sur l'avenir. Les élèves de seconde prennent le relais. Il y a un responsable de chaque promotion, le censeur, c'est lui qui parle au nom de tous. Les aînés donnent la tonalité grave de cet instant :

L'âme vibrante aux voix du sacrifice,  
Comme autrefois les croisés du saint lieu,  
En main le glaive ou la croix rédemptrice,  
Tout Verriérien sera soldat de Dieu

---

8) Archives des petites sœurs des pauvres de Tours.

Le représentant des secondes répondait à l'adieu de leurs aînés. Voici une des réponses conservées :

Frères, partez !  
Le Seigneur vous appelle.  
De vos 20 ans, l'avenir est jaloux.  
Les yeux fixés sur le divin modèle,  
Nous tâcherons d'être dignes de vous.  
Verrières, nous t'aimerons toujours,  
Verrières, nous ne t'oublierons jamais.

La tonalité était intense. Le séminaire donnait un esprit de corps, il fédérait les différentes personnalités. Puis, c'était la dispersion de l'été et l'aventure commençait.

Le mardi 25 juillet, c'est le grand jour de la distribution des prix. Sur l'estrade officielle, il y a beaucoup d'invités, en particulier les curés de paroisse des élèves. Pour Louis Joseph, c'est le curé de Verrières, le père Chausse, un des professeurs du petit séminaire. Dans la classe de rhétorique, les élèves les plus nommés au palmarès sont au nombre de six. Il n'en fait pas partie. Il vaut cependant la peine de les citer pour signaler leur point d'origine, ce qui dit quelque chose de la grande zone d'influence de l'établissement : Antoine Verny, de Bussy-Albieux dans la plaine du Forez voisine ; Jacques Blanc, de La Talaudière ; Louis Fressenon, de Saint-Julien-Molin-Molette, dans le Pilat ; Jacques Roux, de Saint-Marcellin-en-Forez, un voisin ; Louis Gardette de Valence (Drôme) ; enfin Louis Gros de Thiers (Puy-de-Dôme). Le jour était à la fête et à la nostalgie pour les aînés qui ne reviendront plus étudier ici. La rentrée est fixée au 10 octobre.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas su grand-chose des sentiments personnels de Louis Joseph. Heureusement, nous avons une lettre du 19 août 1893 qui nous révèle ses intentions. Il écrit de Verrières au supérieur des Missions étrangères de Paris. C'est le deuxième courrier qu'il lui adresse. Nous n'avons pas le premier<sup>9</sup>. Voici le texte intégral :

*Monsieur,*

*Je suis heureux depuis que j'ai reçu la réponse que vous avez daigné me faire en songeant aux bonnes dispositions que vous avez à mon égard. Votre lettre me fait espérer trouver chez vous ce bon accueil que vous me promettez. Aussi j'ose déjà me considérer comme votre enfant. Quel ne serait pas mon bonheur si je pouvais dès aujourd'hui vous annoncer que j'ai obtenu la permission de l'archevêché. Mais, hélas, il n'en est rien. J'ai déjà écrit à M. Déchelette mais il n'a pas daigné me répondre, pourtant je ne désespère pas car Monsieur le supérieur de Verrières m'a promis de m'obtenir l'exeat que je désire.*

*Permettez, Monsieur, que je vienne aujourd'hui vous demander quelques renseignements : soit ceux qui regardent mes effets soit ceux qui regardent la rentrée. Peut-être trouverez-vous que j'agis un peu vite, sans doute, mais mon espoir est si grand que je me figure partir bientôt.*

*Pour mes effets, je ferai tout mon possible pour en emporter beaucoup mais dans la situation où je me trouve cela me sera bien difficile. Je ne peux pas compter sur mon frère, en effet, pour m'acheter quelque chose et mon frère qui jusqu'ici avait pris soin de moi, ne veut plus rien faire de moi. J'attends tout de la bonté de mes sœurs et de mes autres parents.*

*Permettez, M., que je vous demande quelle sorte de soutane et de pantalon on porte aux Missions étrangères. Est-ce la soutane à queue ou la soutane ronde ? Est-ce les pantalons longs ou courts ? Voilà ce que je désirerais savoir, car je pense pouvoir partir avec l'habit complet.*

---

9) Archives des Missions étrangères de Paris. Dossier Louis Joseph FAURE.

*Daignez, M., me répondre au plus tôt . En attendant le jour heureux où je pourrai rentrer chez vous, recevez, Monsieur, mes respects les plus sincères.*

*Votre enfant fidèle*

*L. Faure*

*A la Feuillat C<sup>ne</sup> de Verrières*

*Par Montbrison Loire*

La lettre de Louis Joseph nous témoigne de sa décision mûrement réfléchie. « Mon espoir est si grand ... » écrit-il. Ce n'est pas un choix à la légère. Il fera tout pour le conduire à son terme. Les autorités du diocèse de Lyon, dont M<sup>gr</sup> Déchelette, freinent l'élan des jeunes séminaristes. Les départs pour la Mission sont nombreux. Dans les registres de l'administration diocésaine on ne prend plus la peine de noter toutes les permissions accordées. L'« exeat », c'est du latin qui se traduit par : il peut partir ! Nous sommes dans une période où il y a beaucoup de vocations, les jeunes étudiants ecclésiastiques se dirigent vers d'autres diocèses moins fournis que Lyon, ou vers des congrégations de toutes sortes. Pour Louis Joseph ce sera la mission dans la lointaine Asie. Pour l'instant, c'est le moment du mûrissement. Cette lettre au supérieur de Paris révèle aussi ses difficultés financières. Le frère-curé ne veut plus rien faire pour lui, il n'en a peut-être pas les moyens. Un petit curé de campagne n'a pas beaucoup de ressources. Enfin, l'aspirant missionnaire ne veut pas encore dévoiler ses intentions de partir aux missions, il ne veut pas faire de peine aux siens déjà bien éprouvés.

## **En route pour le Beaujolais**

Cette fois, il quitte Verrières et ses affections. Le cadre familial va s'estomper pour laisser place au cadre du séminaire d'Alix. Nous passons en Beaujolais. La maison de formation a été voulue par le cardinal Joseph Fesch, quand il était à la tête du grand diocèse de Rhône-et-Loire. Une belle bâtisse ! Aujourd'hui, c'est une maison d'accueil pour personnes âgées. Les étudiants foréziens se trouvent mêlés à des jeunes venant de tous les petits séminaires. C'est une belle occasion de contact. Des amitiés se créent. Nous sommes en 1893, Louis Joseph a vingt ans. Il a revêtu la soutane noire. Faute de documents, nous ne pouvons rien dire sur cette courte période. Les études consistent en des cours de présentation des philosophes anciens et surtout la pensée du dominicain saint Thomas d'Aquin. Plusieurs fois dans le trimestre, les professeurs organisent des échanges contradictoires. Les étudiants se confrontent : un camp présente les arguments favorables à la thèse et les autres se cantonnent dans les objections. C'est une manière d'apprendre à argumenter.

Il semble que c'est dans cette période que Louis Joseph entre dans les ordres : il est tonsuré. L'évêque l'accueille dans son clergé, symboliquement il lui coupe des touffes de cheveux. Le tonsuré se donne à l'Église.

## **Bon pour le service**

Seul moment notable, ce sera la convocation au conseil de révision : la conscription. L'autorité militaire s'intéresse à lui. Il est convoqué au conseil de révision avec les étudiants du séminaire. C'est le mardi 17 avril. Des documents du Rhône signalent son passage devant la commission. Il se présente avec ses collègues, il porte le numéro 159<sup>10</sup>. D'abord, il est déclaré *bon pour le service*. Puis, vu son statut d'étudiant ecclésiastique, il est dispensé de servir sous les drapeaux. On note à ses côtés la présence d'autres étudiants séminaristes : Duret Claude, de Saint-Symphorien-de-Lay et

---

10) Archives départementale du Rhône.

Epalle Jean-Marie, originaire de Saint-Genest-Malifaux <sup>11</sup>. Au total, ils étaient 27 séminaristes originaires de la Loire. Dans les semaines qui suivent, il va mettre à exécution son intention de vie missionnaire. Les quelques semaines de juillet passent bien vite. L'heure des adieux va sonner. Cette fois, les autorités religieuses de Lyon laissent partir Louis Joseph. Le séminaire des Missions étrangères de Paris est prêt à l'accueillir. Nous ne savons rien sur les adieux à la famille. Souvent, les futurs missionnaires quittent leur famille sans adieux déchirants. Ils disparaissent même sans dire au revoir, une lettre évite les sanglots. La peine serait trop grande. Et puis, ils appliquent à la lettre la parole de l'Évangile en saint Luc : « Un jour, Jésus lança un appel à le suivre à un homme qui lui répondit : "Je te suivrai Seigneur, mais d'abord permets-moi de faire mes adieux à ceux de ma maison". Jésus lui dit : "Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le royaume de Dieu" (Luc, chapitre 9, versets 61-62 ) ». Un jour prochain, le village de Verrières apprendra la nouvelle. Elle sera commentée dans les conversations. Après un temps d'étonnement, les gens se réjouiront.

## **Paris ouvre ses bras**

Nous ne savons qu'une chose, le 4 août, le Forézien entre au séminaire des Missions étrangères à Paris. Il découvre Paris et cette maison de formation au cœur de la ville. Les grandes portes en chêne de la rue du Bac s'ouvrent pour Louis Joseph. Le concierge l'accueille et lui indique le parloir où un père de la maison le reçoit. Tout lui est expliqué. Il fait connaissance avec les lieux. Au centre, il y a la chapelle où il accomplit ses premières dévotions. Tout près il y a la salle des Martyrs. De grandes vitrines exposent les objets provenant des missionnaires qui ont laissé leur vie aux quatre coins de l'Asie. Un livre de prière, un instrument de supplice, un encrier évoquent la vie simple et donnée de ces hommes qui ont tout quitté pour l'Évangile.

C'est le premier contact de l'enfant de Verrières. Il a tout à découvrir. A droite de la chapelle, un portail en grille laisse voir le domaine de l'hébergement et des salles de cours.

Les premiers jours se passent sans pression. Les études n'ont pas commencé. A-t-il eu la permission et le temps d'aller prier à la toute proche chapelle de la Médaille miraculeuse, on ne sait ? Ne parlons pas du grand magasin "Le Bon Marché", tout à côté.

## **Il n'est pas seul**

Le 12 septembre, son ami Jean-Marie Epalle le rejoint au séminaire pour devenir missionnaire<sup>12</sup>. Il a quitté la commune de Saint-Genest-Malifaux. Ils ont été compagnons d'études en philosophie, sur les mêmes bancs du séminaire d'Allix, en Beaujolais. Ainsi, un petit groupe d'amis va se constituer. C'est le moment de jeter l'œil sur la carte de France et d'observer les régions qui ont donné beaucoup de missionnaires. Il y a de grands réservoirs : la région lyonnaise, la région de l'Est autour de Strasbourg, le grand Ouest, le Pays basque habitué à partir en mer pour la pêche et l'Aveyron autour de Rodez. Cela signifie que pendant les études, ces groupes vont exercer entre eux une sainte émulation.

---

11) Sur la conscription, voir Chambon Pascal : *La Loire et l'aigle*, publication de l'université de Saint-Etienne.

12) archives des MEP, dossier de Jean Epalle.



Séminaire des Missions étrangères de Paris

## Les Missions étrangères de Paris

Disons quelques mots de cette société de missionnaires. Elle a été fondée en 1658 par la Congrégation romaine de la propagation de la foi. Le pape Alexandre VII ouvre un nouveau champ de mission en Asie. Ce n'était pas le premier essai : pensons aux jésuites à la suite de saint François Xavier. Ce dernier partit en avril 1541 pour les Indes. Les pères François Pallu et Pierre Lambert de la Motte seront les fondateurs. Ils ouvrent un séminaire à Paris, au 128 de la rue du Bac. Les débuts furent difficiles. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'élan missionnaire souffla aussi pour les missions d'Asie. En 1886, la société comptait 751 missionnaires répartis dans 25 pays de mission.

Le but de ces missionnaires est de porter l'Évangile à ces populations considérées comme païennes et vouées au terrible enfer. D'une autre manière, on peut dire que ces ouvriers apostoliques « veulent irriguer la culture asiatique de la sève de l'Évangile ». Plus concrètement, les missionnaires veulent favoriser la naissance d'un clergé autochtone. Dans un de ses courriers, un séminariste vendéen rapporte cette réflexion :

*Le but unique de la société est de former un clergé indigène, et de se retirer pour travailler ailleurs, dès qu'une Église pourra se suffire. Il n'y a pas longtemps, un de ces messieurs (les formateurs du séminaire) disait avec une certaine émotion devant moi, que le plus beau jour de la congrégation serait celui où l'on sacrerait un vicaire apostolique indigène capable de gouverner seul son Église. « Ce jour-là, disait-il, toute la maison sera illuminée, et on chantera le plus beau Te Deum (chant de louange) que l'on ait encore chanté, même à la nouvelle des nouveaux martyrs. » Il y a deux cents ans que la congrégation travaille dans ce but. Dieu veuille que nous touchions bientôt au terme de nos vœux ! Cela peut arriver, humainement parlant, dans une vingtaine ou une trentaine d'années, si les collègues fleurissent toujours. Il y a en Chine environ 400 prêtres indigènes...<sup>13</sup>*

C'était en 1866.

---

13) *Missionnaires vendéens au bout du monde*, Pierre Gelot, p. 45.

## La formation

En pratique, Louis Joseph entreprend un parcours de trois années d'étude, avant d'être envoyé comme missionnaire. Après avoir parlé du but de la congrégation et du cadre dans lequel va vivre notre Forézien, venons-en au personnel d'encadrement de la maison. Nous empruntons cette description dans un courrier d'un Vendéen, étudiant quelques années avant Louis Joseph.

*Je ne parlerai que du personnel. Et d'abord de ces messieurs directeurs. Ils sont ici au nombre de 10, mais chacun d'eux remplit un double rôle et est à la fois directeur du séminaire et procureur d'une ou plusieurs missions. Le conseil a en main tout le gouvernement tant pour le séminaire que pour les missions. On ne reçoit ou ne renvoie aucun aspirant sans le consentement du conseil. De même, on ne fait aucun placement ou déplacement de missionnaire, aucune nomination de vicaire apostolique, aucune démarche importante dans les missions sans la décision du conseil... Tous ces messieurs ont été en mission et tous sont aussi capables de faire des directeurs de séminaire.*

Puis il cite les professeurs de morale, de théologie, de droit canon... Ce qui peut étonner, c'est qu'il ne cite pas un professeur particulier pour la mission. Ce n'est pas encore une science, on ne sent pas de formation spécifique pour porter l'Évangile. Il faut dire qu'il est difficile de former des représentants de l'Église qui vont missionner dans une palette de situations originales. Les futurs missionnaires ont une bonne formation générale, une bonne spiritualité dans la ligne de l'école française de spiritualité.

On est étonné qu'il n'y ait rien pour l'apprentissage des langues étrangères, mais les nouveaux messagers de l'Évangile vont se trouver devant une telle gamme de dialectes locaux qu'il est impossible de s'y préparer. Rome demandait cette formation linguistique.

On note cependant une option qui s'est fait jour dans la formation aux Missions étrangères, c'est un apprentissage de l'imprimerie. Le séminariste P. Theurel écrivait : « J'étudie l'imprimerie avec ardeur, je passe à la maison Didot toutes mes soirées. » Au quatrième étage du séminaire, un temps, il y avait un atelier d'imprimerie. Cela pourra servir plus tard quand viendra la parution de traductions pour mieux faire connaître la Bible et les livres de prière<sup>14</sup>.

Quelques-uns suivent les cours de professeurs orientalistes. Heureusement, il existait des livres sur les pays où l'on risquait d'être envoyé. Et puis, quand on partait en mission, sur le bateau, on avait le temps de lire et de commencer à découvrir le pays de destination.

Ce qui prenait du temps, c'était l'art de réfuter les arguments des païens. On invitait à étudier les livres des païens. Il y avait des recueils d'apologétique où l'on donnait des arguments de défense.

Voilà tout le programme qui attend notre Forézien. Malheureusement, nous n'avons plus de courriers qui pourraient nous donner ses réactions personnelles au cours de sa formation. On peut simplement reconnaître qu'il suit le parcours fidèlement. Le rythme des études est soutenu. Le programme des semaines est ponctué par les fêtes de la liturgie. La plus marquée, c'est l'Épiphanie, le 6 janvier, en souvenir des Mages venus d'Orient auprès de l'Enfant de Bethléem. Ces Mages sont retournés en Orient, les missionnaires suivent leurs pas. Avec ses amis, lentement, il devient un missionnaire prêt à rencontrer le troupeau qui lui sera confié. Nous empruntons quelques réflexions d'un séminariste des années 1850. C'est Théophile Venard<sup>15</sup> qui écrit sur le séminaire :

*Que j'aime la solitude de ses corridors, la paix de ses cellules, l'ordre des exercices, les longues heures d'études et de recueillement, encore trop courtes, la gaieté de ses récréations, la charité de ses habitants, le charme de sa chapelle, la voix de ses souvenirs, un je ne sais quoi qui dit l'apostolat et le martyr.*

---

14) Voir : "Se préparer au métier de missionnaire" de Ragot-Delcourt, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 2006/1.

15) Théophile sera exécuté le 2 février 1861 au Tonkin.

## Quatre années studieuses.

Deux lignes guident la formation du futur ouvrier apostolique : il sera prêtre avec l'option de missionnaire. Pour devenir prêtre, il y a la formation classique de tous les séminaires. Comme tous les aspirants au sacerdoce, Louis Joseph connaît des temps de prière et des entretiens avec son conseiller spirituel. Cela est ponctué par des étapes d'engagement. Il faut quatre ans pour cette formation. Après deux années de mûrissement, il reçoit la fonction symbolique de portier et de lecteur, puis d'acolyte et d'exorciste. La cérémonie a lieu le 27 septembre 1896, dans la chapelle du séminaire. Tout est préparé par une retraite silencieuse. Les familiers de la maison remplissent la chapelle, tiennent lieu de la famille qui ne peut se déplacer pour ces événements d'engagement.

Le contact avec la famille tient grâce aux courriers. Le Forézien a près de lui la trousse d'écriture : plumes et encrier, papier et cachet de cire rouge pour clore les messages livrés au courrier de poste. Malheureusement, les courriers reçus nous manquent, ils pourraient nous faire mieux connaître les sentiments partagés avec les correspondants.

La nouvelle famille, ce sont les confrères étudiants. La préparation au même ministère, cela rapproche les aspirants. Ces jeunes hommes savent qu'ils s'attendent à une tâche rude. Ils auront la belle mission d'annoncer l'Évangile à des gens qui n'ont aucune familiarité avec le monde judéo-chrétien. Ils connaîtront l'opposition. Les princes régnants ne seront pas forcément favorables à la Bonne Nouvelle qui paraîtra comme une nouvelle religion, elle entrera en concurrence avec les dévotions ancestrales. Les Européens sont arrivés dans ces pays, ils vivent en colons pacificateurs. Sous leur protection, les missionnaires sont à l'abri, mais ils y perdent un peu de leur liberté. Alors, il ne faudra pas s'étonner des réactions de rejet : ce seront les persécutions.

Les nouvelles des missions arrivent tout naturellement à la rue du Bac. Certains pères reviennent de leur poste pour raison de santé, ils donnent des conférences aux aspirants missionnaires. Ils sont riches de leur expérience. Ils réveillent le désir d'aventure au cœur de ces jeunes. De temps à autre, l'annonce d'un massacre ébranle les tempéraments. Ceux qui sont plus faibles peuvent flancher et prendre une autre orientation de vie. C'est là que le groupe des amis se resserre. Ceux qui restent sont les plus décidés, et Louis Joseph est de ceux-là. Toute une mémoire collective entretient la flamme de la mission.

Par exemple en 1852, le Forézien Jean-Louis Bonnard fut martyrisé au Tonkin occidental. Après ses études à L'Argentière, il s'était formé au séminaire de la rue du Bac. Il était connu dans le diocèse de Lyon-Saint-Etienne. Des objets lui ayant appartenu ont été rapatriés au séminaire. Louis Joseph a pu s'arrêter devant les vitrines de la salle des Martyrs. Il a pu voir ses reliques : une paire de babouches, un oreiller, sa montre arrêtée (le temps compté), ses baguettes pour manger le riz (hospitalité reçue et donnée), son tampon avec une belle lettre gravée, le **B** en italique (il envoya un dernier courrier à ses parents, avant son exécution) et une petite théière en argile... Cet environnement visuel accompagnait l'aspirant de Verrières.

En 1862, un autre régional fut massacré : Jean-Pierre Néel, encore un missionnaire de la rue du Bac. Il était né dans les monts du Lyonnais, à Sainte-Catherine-sous-Riverie. Il avait étudié à Verrières dans les années 1845. Il s'était orienté vers la mission. D'ailleurs il quitta ses parents sans leur dire au revoir (il voulait épargner aux siens des adieux difficiles). En 1858, il partit en mission dans la Chine du Sud-Ouest, sur des montagnes. Quatre ans plus tard, il fut martyrisé. Quelques reliques furent retournées en Europe : dans les vitrines de la rue du Bac, on voit le calice utilisé pour les services religieux (le sang versé du Christ) ; au séminaire de Verrières, un reliquaire conservait une dent bien pointue... de cette bouche qui avait proclamé la divine parole <sup>16</sup>. Depuis ses études à Verrières, Louis Joseph était entretenu dans ce culte des martyrs.

---

16) Voir *Bulletin des anciens de Victor-de-Laprade*, n° 109, "Une dent qui fait parler d'un saint", par Julien Deville.

## Il franchit le pas

L'engagement décisif vers la prêtrise, c'était l'ordination de sous-diacre. Louis Joseph a 24 ans, il fait partie du groupe des jeunes appelés à l'ordination. Nous sommes le dimanche 26 septembre 1897. La cérémonie consiste en diverses prières et en un geste symbolique : on demande aux aspirants de franchir un pas, c'est l'engagement devant l'évêque. Avec gravité, le Forézien l'a franchi. Il ne sait pas où tout cela le mènera ! A son frère prêtre Joseph, à ses sœurs et à sa famille, il a dû exprimer les sentiments qui l'animaient dans cet engagement. Ils n'ont pas fait le déplacement à Paris. Ils ont reçu une image-souvenir, de sa main il leur laisse cette consigne : *Ne m'oubliez pas devant le Seigneur*. Désormais, il accomplit des fonctions dans les cérémonies, il aura aussi la belle responsabilité de la prière de l'Eglise, chaque jour, il prie quelques-uns des 150 psaumes de la Bible, dans le livre qu'on nomme le bréviaire.

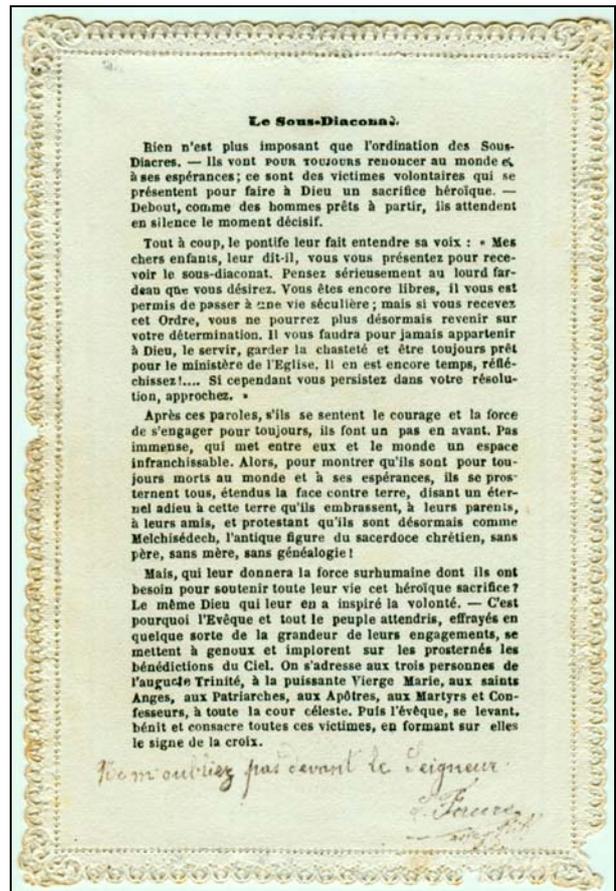


Image-souvenir conservée par la famille. On remarque la frange dentelée dans le papier. Louis Joseph a signé : L. Faure, aspirant missionnaire. On voit sur l'autel, le livre de prière est représenté.

La cérémonie de sous-diacre est souvent accompagnée de celle de diacres et de prêtres. Ces derniers arrivent en fin de formation. Pour quelques-uns c'est la cérémonie du départ en mission. Louis Joseph a pu envoyer une missive comme celle qui suit. C'est un séminariste vendéen qui raconte à son frère, prêtre à Luçon, les détails de cet envoi.

*Mon cher Michel,*

*La communauté est à Paris. C'est la coutume qu'elle se rende de Meudon tous les samedis matin pour les confessions et l'office du dimanche.*

*Cette semaine, on a avancé le retour d'un jour à cause d'une cérémonie de départ qui a eu lieu hier soir. Ils étaient 9 partants, dont 6 destinés au Kouang-Tchéou (baie de Canton-Chine) et les autres pour différentes missions. Tu as lu cent fois la description de la fête qui avait eu lieu au départ des missionnaires ; aussi n'est-ce pas pour toi précisément que je veux donner un léger aperçu. Tonton Marcel et tantine Adèle pourront apprendre avec intérêt de quel respect on entoure ceux que Dieu a choisis pour ses apôtres, et quelle joie inonde leur âme au moment où ils vont consommer leur sacrifice.*

*On se rend d'abord dans le jardin, au fond se trouve une petite chapelle de la Sainte Vierge, que j'aime beaucoup parce que je sais qu'elle a entendu bien des prières ferventes, et que beaucoup de mes confrères ont obtenu là des grâces de force et de courage pour eux-mêmes et des grâces de confiance et de résignation pour leur famille. Tout le monde, étrangers et confrères, se rendent un peu pêle-mêle à cette chapelle et on se disperse dans les allées. Les partants, à peu près seuls et à genoux, chantent l'Ave Maris Stella pour que Marie leur serve d'étoile pendant tout le long voyage qu'ils auront à faire sur mer et pendant qu'ils chantaient au milieu des nombreux cierges qui brûlaient sur l'autel, j'en ai remarqué un beaucoup plus gros sur lequel était attaché un petit écriteau avec cette inscription Stella Maris. Ce cierge m'a ému. Après, on a chanté un cantique dans lequel on félicite les partants de leur bonheur qu'on envie. Puis les partants ont répété chacune des invocations suivantes sur un air admirable Stella maris causa nostrae laetitiae, etc. Ils ont terminé par un Sub tuum [autre prière à Marie] et se sont mêlés à la foule pour aller à la grande chapelle. C'est là qu'a eu lieu la cérémonie du baisement des pieds.*

*M<sup>sr</sup> Sohier [a été en service au Tonkin], évêque à longue barbe blanche, a dit quelques mots que les partants ont entendus à genoux. Puis ils sont tous montés sur le dernier degré de l'autel où ils sont restés debout sur une seule ligne... M. le supérieur, suivi de tous les directeurs, a été se mettre subrepticement à genoux devant chacun d'eux, leur baiser les deux pieds, et se relever ensuite pour leur demander l'accolade paternelle. Tous ont fait comme lui. Il y avait là, bien que la cérémonie fût privée, une centaine d'hommes étrangers [les femmes n'assistent qu'aux cérémonies publiques]. Aucun n'a manqué de se rendre à l'autel pour vénérer les apôtres de Jésus-Christ. Ce qui m'a le plus frappé, ce sont les soldats en uniforme qui ne rougissent pas de faire ce que d'autres sans doute appellent superstition...<sup>17</sup>*

Cette lettre est signée de Pierre Gelot, séminariste de Luçon qui partira comme missionnaire au Tonkin. Elle nous documente assez précisément sur ce qui attend Louis Joseph. Nous devinons l'intensité de ces moments de séparation. Notre ami s'y prépare avec ses compagnons d'étude. Ils le vivent pour les partants qu'ils connaissent ; bientôt, ils le vivront personnellement. Il lui reste une année d'ultime préparation. C'est le temps des dernières formations. Il apprend comment célébrer la messe et les sacrements. Il prépare les derniers examens de théologie. De plus, il faut penser aux achats de matériels liturgiques pour la future mission. Nous empruntons encore quelques lignes d'un courrier de l'ami vendéen déjà cité :

*Je touche l'article finances, [il écrit à son frère prêtre], tu n'es peut-être pas fâché que je t'en parle un peu... La plupart ici n'ont rien du tout : un certain nombre appartiennent à des familles pauvres, les autres sont brouillés avec leurs parents et le reste emploie son argent à faire un peu de bien de côté et d'autre. J'ai fait naturellement comme tout le monde. J'ai fait peu de dépense pour moi ; 50 francs au plus. Le reste a passé à acheter des objets pour les partants, soit en d'autres œuvres de ce genre. Il me reste une quarantaine de francs dont la place est faite, et qui auront à peu près entièrement disparu quand j'aurai acquitté certains mémoires de Cousin qui certes n'était pas riche, lui. Ensuite, je serai gueux, mais content comme un roi. Je compte sur la Providence pour me fournir l'argent nécessaire pour me monter dans un an. Ordinairement, chacun part avec une chapelle encore pas trop mal*

---

17) Missionnaires vendéens, déjà cité, p. 38-39.

*garnie [il s'agit des coupes, habits d'église et cierges], à cause des largesses soit de la famille, soit des amis, soit des personnes charitables et dévouées aux missions. La maison fait aussi quelque chose pour chacun de ses envoyés. J'espère que dans un an j'aurai aussi des amis qui m'aideront*<sup>18</sup>».

Nous ne savons pas ce que notre Forézien a en poche. Il doit compter.

Puis ce sont les dernières vacances à Meudon, dans la chaleur de l'été.

## **En route pour la dernière préparation**

Les premiers jours d'octobre 1897, le cours des études reprend. Les futurs missionnaires terminent leurs dernières vacances programmées. Ils quittent la tranquillité de la maison de campagne de Meudon. Ils retrouvent la rue du Bac souvent bien animée. Ils sont polarisés par la perspective du départ en mission. Cependant, ils restent présents à la vie de l'Eglise de France et aux événements qui suscitent l'intérêt de tous. Le sujet de « Dreyfus » vient dans beaucoup de conversations. Le journal *La Croix* est sur le devant de la scène. Dans l'Eglise d'Europe, on sent monter un clivage entre les "modernistes" et les "anti-modernistes". Les recherches intellectuelles sont diversement appréciées. On interprète la Bible de façon plus juste devant les progrès de la critique textuelle. L'ancien prêtre Loisy se fait remarquer. Les craintes de Rome sont connues. Les aspirants missionnaires participent certainement à ces controverses du moment, mais leurs préoccupations se concentrent sur les missions d'Asie. Avant tout, ils sont tourmentés par l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Louis Joseph est pris dans le mouvement. Il se prépare personnellement le cœur. Il a dû aussi penser à faire son testament. Il a pu exprimer quelques volontés à l'endroit de sa famille et puis a-t-il des biens à transmettre ? Nous n'avons pas de courriers de cette période. Pour retrouver les sentiments de Louis Joseph, nous lisons ceux d'un autre séminariste tout proche du départ. C'est un Basque, Pierre Mugabure, c'était en 1872. Il écrivait aux siens :

*O terre des martyrs, quand me sera-t-il donné de te connaître ? Sentiers bénis où les retors, les marchands, les veinards ont couru après les brebis égarées et qu'ils ont arrosé de leur sang.*

*Quand me sera-t-il donné de vous parcourir : Chine, Japon, Corée, écoutez ma voix, attirez-moi à vous! Ni les prisons, ni les prétoires, ni les mandarins, ni les satellites ne peuvent éteindre en moi le désir ardent que j'ai de vous porter la Bonne Nouvelle de l'Évangile.*

*Ma pensée se porte vers les pays lointains, plongés dans les ombres de la mort. Je pense au sang d'un Dieu versé pour ces pauvres âmes idolâtres, et je pleure et je me dis : il faut les régénérer, il faut les sauver*<sup>19</sup>.

L'année 1898 commence. Il reste une dernière cérémonie d'ordination à recevoir. Il sera diacre le samedi 5 mars, samedi des quatre temps. Son ami, Jean-Marie Epalle fait certainement partie du même groupe de cette célébration. Les diacres, à l'image du premier d'entre eux, saint Étienne, sont des témoins et des serviteurs. Leur modèle a perdu la vie sous les pierres de ses contradicteurs. On était alors vingt ans après le départ de Jésus. C'est la dernière étape avant d'être ordonné prêtre.

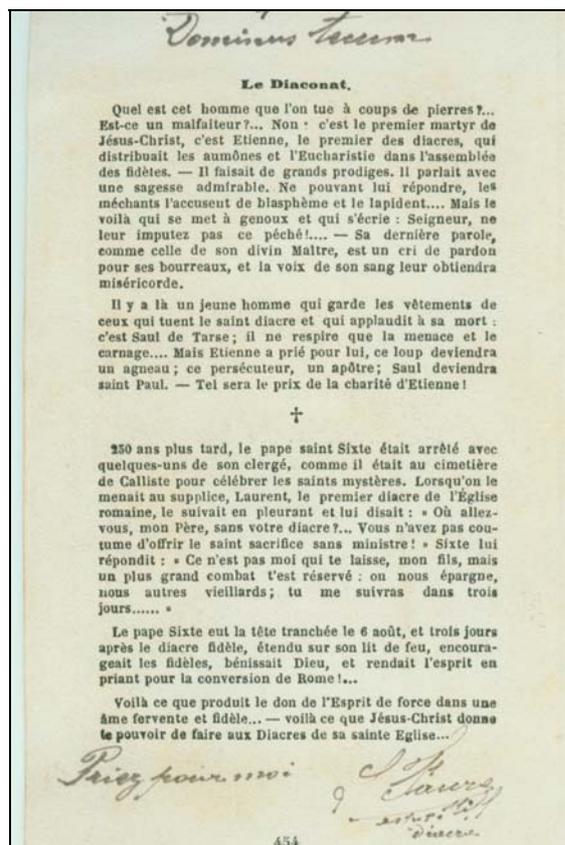
Déjà les diacres peuvent accueillir les croyants et célébrer les baptêmes. Dans la messe, ils peuvent prêcher le sermon et assurer le service de communion à l'hostie, célébrer les mariages... La famille

---

18) *Missionnaires vendéens*, déjà cité, p. 47.

19) *Essai sur la ville de Guéthary au pays basque* par l'abbé Roland Moreau, esquisse historique publiée chez Taffard, Bordeaux 1973, p. 96. Ce missionnaire sera évêque de Tokyo, il viendra mourir dans sa ville natale en 1910.

de Verrières recevra une image pieuse. L'aspirant missionnaire ajoutera de sa belle écriture fine et penchée : *Priez pour moi*.

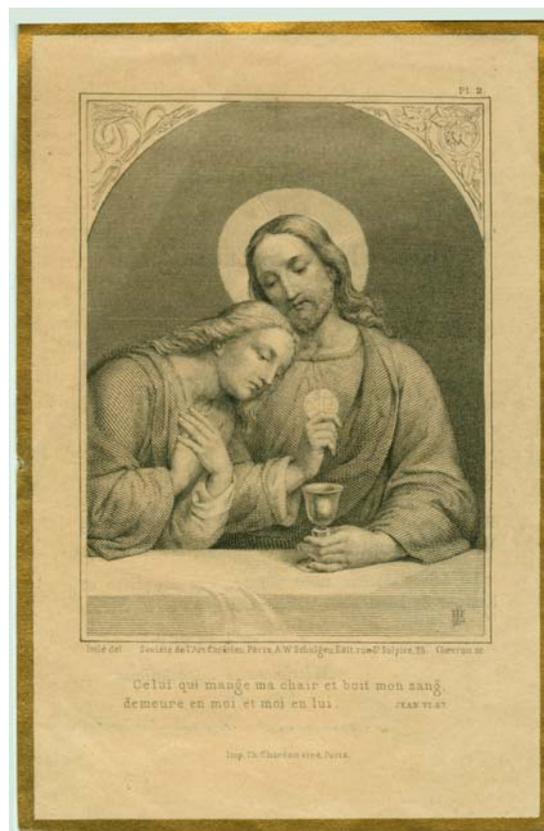
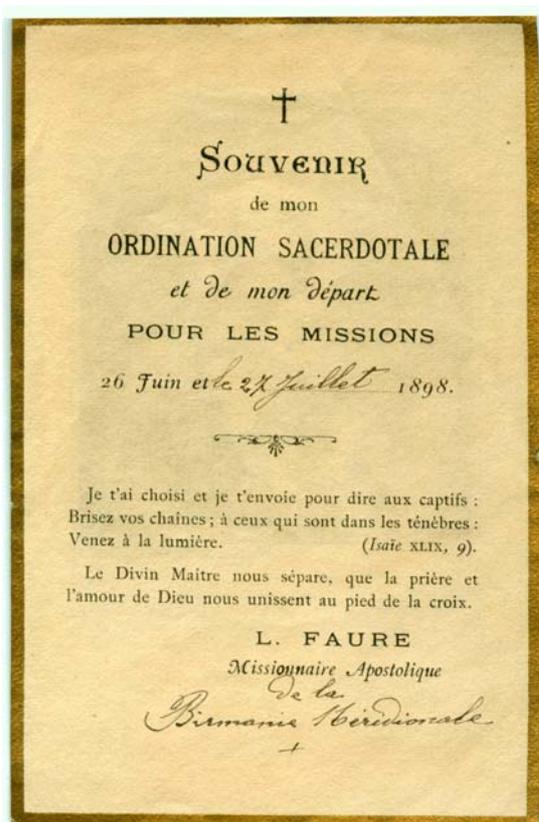


Cette image-souvenir est illustrée par une Bible ouverte, le diacre peut lire l'Evangile à la messe. On voit aussi la coupe, le diacre porte la coupe, le calice à la messe. A sommet de l'image, de sa main, Louis Joseph a placé une croix et ces mots latins : *Dominus tuum* : Tu es mon Seigneur.

## Louis Joseph prêtre

Il est possible que Louis Joseph ait été rejoint par Joseph, son frère prêtre, pour l'ordination qui a lieu le dimanche 26 juin 1898. Le vicaire de La Ricamarie a pu quitter sa paroisse pour quelques temps. Huit jours avant la cérémonie, les futurs prêtres sont en retraite de prière et de méditation. Une photo du groupe nous est parvenue, on dénombre 42 participants. On ne sait rien du prélat qui a procédé à l'ordination. Sans aucun doute, la prière est conduite par un évêque missionnaire de passage en France. Un des moments les plus intenses est la cérémonie de l'imposition des mains. L'évêque prie le Saint Esprit, il étend ses mains sur les ordinands à genoux. A sa suite, les prêtres présents défilent devant leurs confrères et posent leurs mains sur eux, ils renouvellent le geste antique des premiers temps chrétiens ; un beau geste de transmission. De grands moments de fête religieuse ! Les voici prêtres pour célébrer la messe et annoncer l'Évangile « à toute la Création ». La famille a gardé une image-souvenir de l'événement. Un liseré doré borde l'image. Une phrase biblique est citée. On lit dans le prophète Isaïe - *Je t'ai choisi et je t'envoie pour dire aux captifs : Brisez vos chaînes ; à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière.*

Et puis cette autre phrase manuscrite à l'endroit de la famille : *Le Divin Maître nous sépare, que la prière et l'amour de Dieu nous unissent au pied de la croix.*



Cette fois, Louis Joseph a signé : missionnaire de la Birmanie méridionale. On remarque l'illustration représentant le dernier repas de Jésus, le disciple bien-aimé est sur son côté

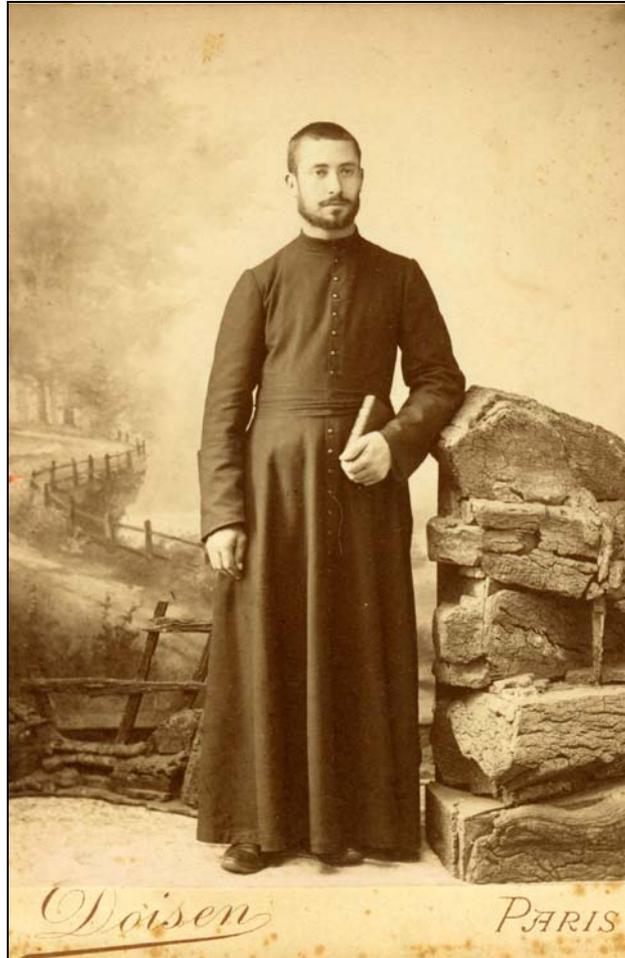
Dans les jours qui suivent, chaque nouveau prêtre reçoit le titre de sa mission à laquelle il est affecté. Pour Louis Joseph ce sera la Birmanie méridionale, pour Jean-Marie Epalle, ce sera le Laos, à Kouangsi. C'est aujourd'hui une région touristique, il y a des chutes d'eau remarquables. Mais les bons pères ne partent pas faire du tourisme.

Quelques jours après l'ordination, on organise la cérémonie de départ des missionnaires. Louis Joseph et Jean Epalle en font partie. On a groupé les partants des mois de juillet et d'août. C'est précisément le mercredi 27 juillet 1898 qu'a lieu la cérémonie de départ. Dans un coin de la maison on a installé quelques bancs pour étager les missionnaires en vue de la photo de famille : ils sont 42. La plupart portent la barbe, quelques visages sont plus juvéniles, l'ensemble est réfléchi. Le moment est grave. Chacun fera tirer un portrait individuel. Un exemplaire est resté dans la famille de Louis Joseph, tiré par le photographe Doisen (123, boulevard Sébastopol à Paris). Le jeune missionnaire est campé dans un sobre décor, un chemin sinueux se dessine à l'horizon... quel sera ce chemin pour Louis Joseph ?

Les missionnaires partants se dirigent dans le parc au pied de la statue de la Vierge Marie. En chœur, ils chantent la prière latine *Ave maris stella*, à Marie "étoile de la mer". En effet, ils vont voguer sur des flots qu'ils espèrent favorables. Le groupe des 42 jeunes revient à la grande chapelle. Le cérémonial se déroule dans l'émotion. Les partants s'installent sur les degrés de l'autel. L'assistance, familles et enseignants du séminaire, passe devant chaque missionnaire et baise ses pieds. C'est la Bible qui affirme : *Qu'ils sont beaux les pieds des messagers de la bonne Nouvelle...* Puis, on s'embrasse.

Depuis les années 1870, on reprend le cantique composé par Charles Gounod : le *Chant pour le départ des missionnaires*. Le musicien était organiste de la chapelle. Le futur saint martyr Théophane Venard, encore séminariste, collabora à la composition de ce chant vénérable. En 1868,

le peintre Charles de Coubertin a immortalisé la scène sur un tableau conservé. Louis Joseph se sent accompagné par toute cette assistance. Ce moment fort l'aidera dans les étapes de sa vie missionnaire. La Birmanie l'attend<sup>20</sup>. Depuis 1948, cet état est devenu indépendant. on le nomme Myanmar. La dissidente Aung San Suu Kyi est bien connue pour sa lutte.



Avant son départ, une photo en pied est réalisée du nouveau *missionnaire apostolique de la Birmanie* méridionale par Doisen, photographe établi au 123, boulevard Sébastopol à Paris. Ce cliché d'excellente qualité montre un jeune homme au regard direct, avec un visage régulier et une courte barbe noire. Il tient un livre à la main, geste symbolique. Ce sera sa seule arme pour annoncer l'Évangile. Le décor a aussi son importance : un paysage de campagne indéterminé avec des arbres, un cours d'eau... Pour s'appuyer, le guéridon traditionnel est remplacé par quelques rochers factices. Ainsi, il n'a plus de pays, sa maison sera nulle part ; il pourra habiter partout... Louis quitte d'une manière définitive son village, sa famille, sa patrie pour une vie entièrement nouvelle. Extraordinaire arrachement !

---

20) Voir publication des MEP : Cérémonie de l'envoi.



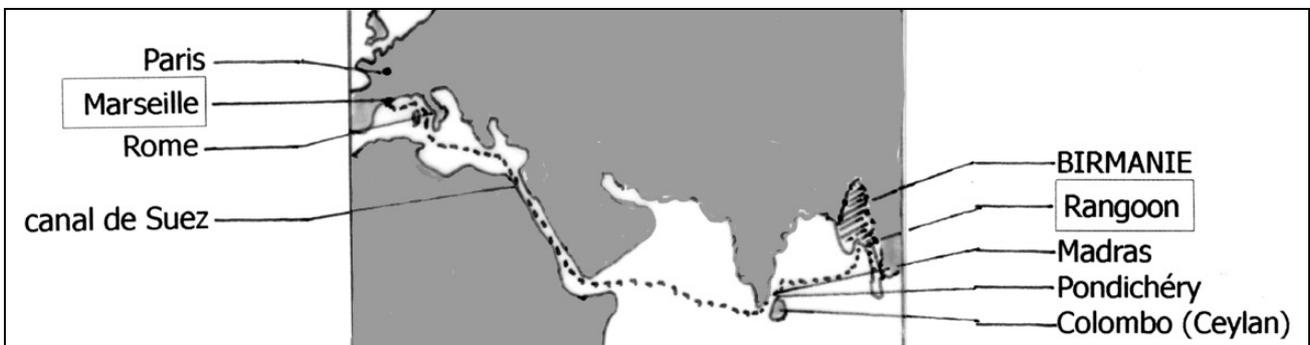
Partants de juillet & août 1898 (de G. à D.)

Demange Guichard Hérant Say Vallet Ricard Leray  
 Jordan Lucas Épalles Got Hutt Ghaumartin Sapin Morineau Dufil Jacques Geoffroy Lemarié  
 Berthéas Hémary Chinchole Panet Marin Faure Maillard Lemaste Perrodin Chevallet Maréchal Kempf Grisard  
 Ruaudel Bourlet Laporte Kemlin Freyches Bober Douspis Selosse Boissière Caron

Les missionnaires avant leur départ (1898)

## Un Forézien qui n'avait jamais voyagé

Les fêtes sont passées. Les préparatifs du départ avancent. Avec le procureur de la mission les derniers achats sont effectués. Le séminaire fournit tout un matériel liturgique. Il faut s'équiper pour des pays plutôt chauds. Les partants rejoignent le port de Marseille pour embarquer. Nous ne savons pas le nom du bateau qui l'emmène avec d'autres. Les pères font un groupe sur le navire. Ils prient ensemble et se soutiennent. Ils craignent le mal de mer. Ils profitent des escales pour rendre visite aux communautés chrétiennes qui les accueillent. Le dépaysement les prépare à leur future résidence. Malheureusement, nous n'avons pas de courrier qui pourraient nous détailler le parcours et les conditions du voyage maritime.



Nous suivons le pointillé, c'est le trajet de Marseille jusqu'en Birmanie

Voici le premier courrier adressé au procureur des Missions étrangères. Il est daté du 16 septembre 1898 (arrivée en Birmanie) depuis Moulmein à un père des Missions étrangères.

J.M.J [Jésus, Marie, Joseph]

*Bien cher Père,*

*Plus de 15 jours déjà se sont écoulés depuis mon arrivée en Mission et je ne vous ai pas encore donné les détails de notre traversée que vous m'avez demandés à Paris. Aussi, c'est avec plaisir que je vous adresse l'une de mes premières lettres. Déjà peut-être, excusez-vous ma négligence et certainement vous ne me pardonneriez pas un si long retard. Je vous demanderai toutefois, cher Père, d'excuser ce retard qui n'est dû qu'à l'ardeur que je mets à apprendre l'anglais qu'il me tarde de savoir. J'en ai ressenti la nécessité pendant le voyage et déjà nous arrivons ici. Cette étude, il est vrai, me paraît bien difficile, mais j'espère qu'avec un peu de bonne volonté et les leçons du Bon Père Boulanger, j'arriverai à me faire comprendre.*

*Mais je dois, Cher Père, satisfaire vos désirs en vous parlant un peu de notre traversée, afin que vous puissiez comparer la nouvelle route que nous avons prise avec l'ancienne. Pour moi, je ne pourrai vous dire quelle est la préférable, mais il est certain que nous avons été très contents, le père Hérard et moi, de passer par Pondichéry, et de l'avis de tous les Pères que nous avons vus, soit aux Indes, soit ici, c'est la voie la meilleure.*

*Je ne vous dirai rien, Cher Père, de notre traversée jusqu'à Colombo (Ceylan), la lettre du Père P. Geoffroi vous a raconté les principaux détails de Colombo à Pondichéry, en compagnie du Père Marin, nous eûmes une excellente traversée. Plus agréable, je crois que de Colombo à Singapour, d'abord parce que remontant le long de l'île de Ceylan. Nous étions tout à la fois protégés contre le vent et charmés par la vue de la côte verdoyante de l'île, et aussi parce que la traversée étant courte nous n'avions pas à craindre beaucoup le mal de mer ; ce que pour ceux qui comme moi y sont sujets, est un grand avantage. Arrivés le samedi 20 août à Pondichéry nous y fûmes reçus à bras ouverts par sa grandeur [monseigneur l'évêque] et tous les Pères présents. Je ne sais si je peux comparer Pondichéry à Singapour, toujours est-il que nous y passâmes quatre jours, pleins de charme et d'intérêt avec l'avantage, nous a-t-on dit, à ne pas être exposés à attendre longtemps un bateau pour Rangoon. Ce fut en effet le mercredi que nous quittâmes Pondichéry pour aller jusqu'à Madras où nous passâmes la journée du jeudi chez les Pères Irlandais de cette ville chez qui nous trouvâmes un accueil bien cordial. Nous repartîmes le jeudi soir de Madras et jusqu'à Rangoon notre traversée n'eut qu'un seul inconvénient : nous étions sur un bateau où tout le monde parlait une langue que nous ne connaissions pas. Nous nous trouvâmes plus d'une fois embarrassés, obligés de nous faire comprendre par signes et donc, nous regrettons de ne pas avoir appris l'anglais.*

*Enfin le lundi matin, 29, nous pûmes saluer notre nouvelle patrie qui étalait à nos yeux ses rivages verdoyants plus beaux encore que ceux que nous avons vus. C'était le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste. Nos cœurs s'en sont réjouis et sans oser espérer le sort du saint précurseur, nous lui demandions avec ferveur de nous obtenir sa Foi et son zèle à prêcher le règne de Jésus-Christ. Bientôt Rangoon était devant nous dans toutes ses beautés, et ce fut vers les 2 heures que pour la première fois nous foulâmes le sol de notre chère Birmanie où devait désormais s'écouler notre vie tout entière. Oh, alors quelle joie pour nos cœurs, quel bonheur, nous étions dans le champ où le Seigneur nous avait envoyés et nous étions heureux, n'ayant plus qu'un seul désir, commencer bientôt à travailler, mais pour cela, il fallait nous faire comprendre.*

*Aussi, après nous avoir reçus avec toute la bonté la plus paternelle, le Père Luce m'annonça que j'étais envoyé à Moulmein pour y apprendre l'anglais et ainsi, sans avoir eu le temps d'admirer sa beauté, je quittai Rangoon pour Moulmein. Je n'ai, je crois, rien perdu au change car Moulmein est une charmante petite ville bien située et très agréable. C'est là que du matin au soir, je m'efforce avec les leçons du Bon Père Boulanger à apprendre l'anglais. C'est là que vont s'écouler les premiers mois de Missions, heureux de commencer mes premiers travaux auprès d'un si bon missionnaire et je ne doute pas qu'avec les leçons et les exemples du Père Boulanger, j'arriverai à me former à la vie apostolique.*

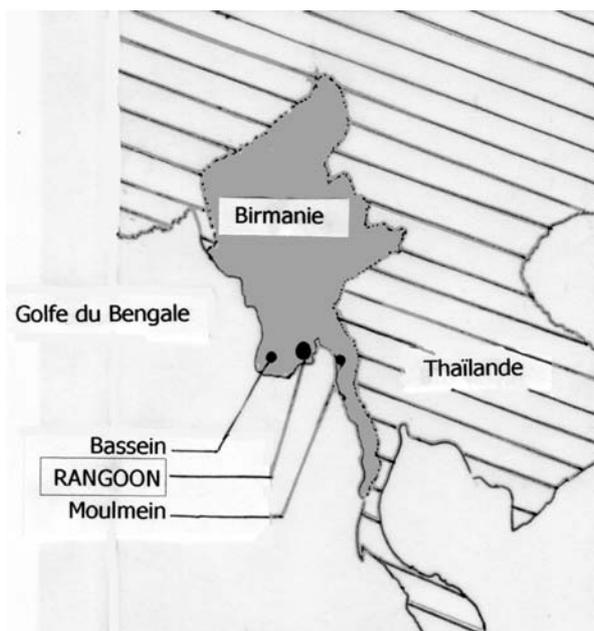
*Voilà, Cher Père, un petit aperçu sur mon voyage et sur mes premiers jours de missions, aperçu que je résumerai en vous disant que je suis heureux au milieu de mes chers Birmans qui ont déjà gagné mon affection et je rends grâce à Dieu de m'avoir choisi et conduit ici. Remerciez-le aussi pour moi, Bien Cher Père, et demandez-lui les grâces qui me sont nécessaires pour devenir un meilleur missionnaire.*

*C'est dans cette espérance que je vous prie, Bien Cher Père, d'agréer l'expression de ma profonde reconnaissance et affection,*

*votre humble serviteur,*

*Louis FAURE, missionnaire apostolique*<sup>21</sup>

Nous le savons donc, Louis est sujet au mal de mer, mais on ne sait pas s'il en a beaucoup souffert. Sur une carte nous pouvons suivre le trajet effectué en compagnie du père Hérard.



Bassin et Moulmein, deux lieux de mission en Birmanie

## "J'aime notre Birmanie à la folie"

C'est encore la phrase du missionnaire basque qui exprime son attachement au pays auquel il est envoyé. Louis, le Forézien, partageait cet attrait, nous venons de le vérifier dans la lettre que nous avons pu lire précédemment. La Birmanie, ce sont les Birmans qu'il rencontre sur son chemin. Ce pays, géographiquement, a une forme de losange, ou encore de fer à cheval, ou encore de cerf-volant. Ses frontières sont les montagnes qui la séparent de la Chine au nord-est, de l'Inde à l'ouest. Certaines montagnes culminent à 5 900 mètres, avec des cols à 3 000 mètres. Le pan sud-est borde la Thaïlande. Le fameux pont de la rivière Kwai en Thaïlande devait joindre Bangkok à Rangoon, la capitale birmane. Enfin, l'océan Indien, avec la mer de Marmara constitue le côté sud-ouest du losange. Le sud semble davantage peuplé. En 1898, Louis Joseph arrive dans un pays très rural. Un fleuve traverse le pays de ses 2 000 kilomètres : l'Irrawaddy. Il s'achève dans un delta fertile, véritable grenier à riz. Le missionnaire est établi près de la capitale du pays, au centre. Dans sa description de la côte, il a exulté de la nature foisonnante de fleurs et d'arbres. Les bois ne manquent pas : séquoia, teck, bambou. Les fleurs aussi : hibiscus, bougainvilliers, flamboyants, gardénias, orchidées (plus de 1 000 variétés). Beaucoup de plantes médicinales. C'est le royaume du safran, plante aromatique bien prisée en cuisine. La fleur est de la famille des crocus. La plante dépasse légèrement du sol. La fleur mauve produit trois pistils. Quand on cueille une fleur de quatre

---

21) Archives des MEP, dossier personnel de Louis Joseph Faure.

stigmates, c'est porte-bonheur. On ne sait si Louis Joseph est allé à la cueillette ! Nous sommes dans le triangle d'or de production de l'opium (on se croirait dans le *Lotus bleu* de Tintin). Le Forézien a dû circuler dans les marchés parfumés d'odeur d'épices. Parmi les animaux, on peut citer le fameux chat birman, un peu siamois, le cobra, les poissons... Dans le décor ce sont surtout les pagodes qui attirent le regard. Elles ne manquent pas, avec les stupas<sup>22</sup> coniques souvent élevés sur des reliques du Bouddha. C'est en Birmanie que le sage atteint l'Illumination sous un banyan, arbre respecté, rarement coupé. Le bouddhisme en Birmanie, c'est celui des « trois corbeilles », une doctrine, une sagesse qui permet de s'approcher de la perfection, le nirvana.

Louis Joseph est installé au poste de Bassein, sur la côte, dans un paysage riant et coloré. C'est un centre important. Il apprend les langues, outil indispensable pour communiquer. L'anglais introduit par les Britanniques colonisateurs sert dans beaucoup de contacts. Et puis le birman pour la masse des fidèles. Le courrier qui suit fait le point la situation à l'été 1899.

A.M.D.G. [pour la plus grande gloire de Dieu]

PAUKSEINBE 18 août 1899

*Bien cher Père,*

*La dernière fois que je vous écrivais, c'était pour vous dire les heureux moments que je passais avec le P. Lefebvre tout en me livrant à l'étude de l'anglais et du birman. Aujourd'hui les circonstances ont changé avec le temps et malgré l'heureuse et agréable compagnie dont Lefebvre et tout ce qui pouvait m'attacher à Bassein, il m'a fallu quitter cette place pour obéir de M<sup>sr</sup>. Me voici donc depuis quelques temps installé à Paukseibe à la place du P. Jumentier que M<sup>sr</sup> a envoyé à Bassein à cause de l'état de sa santé et pour qu'il ait plus de facilité pour se soigner.*

*Je n'ai pas besoin de donner de longs détails sur Paukseibe, car je suppose que le P. Jumentier qui vous écrivait a dû vous dire beaucoup de choses sur le poste. Vous devez donc savoir qu'en arrivant ici, je me trouve comme lui dans la nécessité de construire une nouvelle église car celle qui existe se fait vieille. Cependant, en attendant que je mette à exécution ce qui est encore en projet, je ne voudrais pas laisser ma pauvre église dépourvue de tout. Alors, comme vous possédez quelques petites choses à mon avoir, je vous serais reconnaissant de m'acheter et de m'envoyer aussitôt que possible : d'abord un ostensor avec encensoir et navette.*

*Je ne me souviens plus au juste combien vous avez, aussi, je laisse à votre soin de voir ce que vous pouvez faire avec l'argent que vous avez. Si c'est possible joignez à l'ostensor : deux paires de chandeliers comme ceux que la maison donne aux partants, une paire de candélabres pour bénédiction. Encore une fois, c'est peut-être trop demander, pour si peu d'argent, voyez vous-même ce que vous pouvez acheter et pour la qualité et la quantité des objets demandés. Je compte sur votre sollicitude pour avoir quelque chose de bien et surtout pour le recevoir le plus tôt possible. Quand il me sera possible de bâtir une nouvelle église, on se montera mieux, pour le moment c'est tout ce que je pense faire, peu à peu avec le recours d'en Haut, le reste viendra je l'espère. J'allais oublier de vous demander aussi un fer à hostie.*

*Je n'ai pas besoin de vous dire que je me plais à Paukseibe, un missionnaire ne doit-il pas se plaire partout ; d'ailleurs Paukseibe est une assez belle place, on ne peut que s'y plaire. Toutefois il a fallu que je vienne ici pour attraper la fièvre, moi qui n'avais encore éprouvé le moindre malaise ; mais ce n'a pas été grand-chose et ma santé est toujours bonne.*

---

22) Dôme plein élevé au-dessus de reliques du Bouddha (voir le *Petit Robert*).

*Adieu Bien cher Père, je termine en vous demandant un bon souvenir au St Autel pour moi et les âmes qui me sont confiées.*

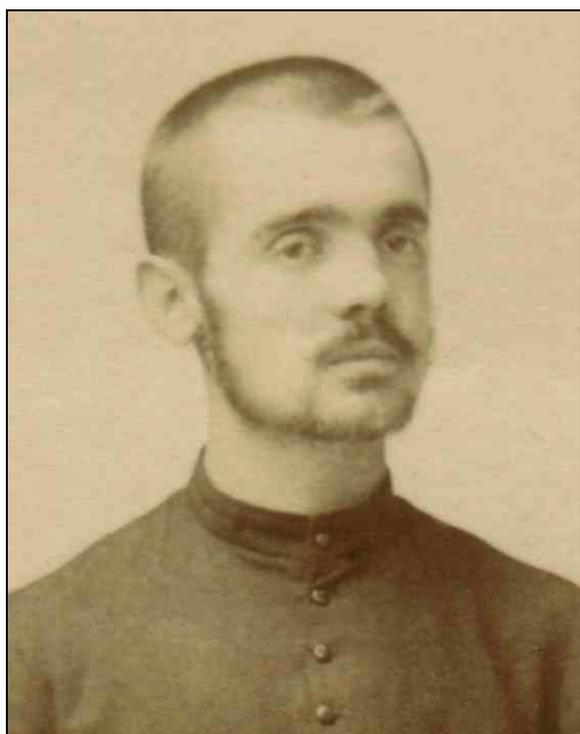
*Tout à vous en N.S.*

*L. Faure, m. ap.  
Paukseimbé  
Bassein district  
Birmanie<sup>23</sup>*

Louis Joseph a dû quitter la côte riante. Il a un nouveau poste, à Paukseimbé, plus à l'intérieur. C'est une mission sur une rive droite du fleuve Daga, dans le delta, au nord-est, à 90 milles de distance. Il voit passer sur le fleuve les barques et les voiliers silencieux. Le père procureur de Paris reçoit une lettre assez formelle. La mission a besoin d'être remontée en matériel et les finances personnelles sont au plus bas. Mais la Providence veille. On note la demande de l'envoi d'un fer à hostie. C'est une sorte de gaufrier qu'on met au feu. Dans la partie en creux, gravée, on verse la pâte à hostie qui cuit en quelques instants. Nous voyons que la vie liturgique tient une grande place dans le programme du missionnaire. Il a développé la liturgie romaine en latin. Le sermon et quelques admonestations devaient être prononcées en birman.

### **Je suis heureux au milieu de mes chers Birmans**

Le missionnaire devait rencontrer ses paroissiens et parfois échanger avec des bouddhistes du voisinage. Les conversions étaient le fruit de longs préparatifs.



**Louis Faure en Birmanie**  
(archives des Missions étrangères de Paris)

Vers l'année 1900, la région asiatique a connu la guerre des Boxers. Les autochtones voyaient d'un mauvais œil ces missionnaires qui venaient un peu dans les fourgons de la civilisation britannique et européenne. Les obstacles ne manquaient pas à l'annonce de la Bonne Nouvelle. La religion traditionnelle c'était le bouddhisme, même si l'on dit que ce n'est pas une religion. Les moines étaient présents partout, ainsi que les nonnes, tendant la main pour recevoir quelque nourriture dans leur bol de nacre. Ils circulaient en longues files, dans leurs habits de couleur orangée. Sur la fin du courrier, nous avons noté l'allusion à la santé du Forézien : il connaît des accès de fièvre. Nous sommes en août, c'est encore la saison des pluies. Deux autres saisons complètent le cycle annuel ; la saison froide et la saison sèche où la température grimpe jusqu'à 45°. Le climat était éprouvant pour le jeune missionnaire. Monseigneur le renvoie en Europe, il est touché, il faut qu'il se soigne.

### **Convalescence dans le Midi.**

On ne sait rien du voyage du retour, les notices nous disent qu'il est parti en fin de l'année 1899. Il arrive en France, le 27 mars 1900. Louis Joseph est hébergé à Montbeton, département du Tarn-et-

---

23) Archives des MEP, dossier personnel de Louis Joseph Faure.

Garonne, près de Montauban. L'abbaye de Moissac n'est pas très éloignée. La maison Saint-Raphaël est destinée à l'accueil des pères fatigués. Nous avons encore une lettre qui donne quelques nouvelles. Elle est aussi adressée au père procureur de Paris.

*Montbeton*

*18/10/1900*

*Bien cher Père,*

*Comme je crois qu'il me reste encore quelque peu d'argent à mon avoir, j'ose vous prier de vouloir bien me faire acheter, La vie des saints, publiée par La Croix en quatre volumes du prix de douze francs, si je ne me trompe pas et que vous serez assez bon pour me faire parvenir ici le petit colis. Si après le prix d'achat et d'envoi il vous reste quelque chose à mon avoir, je vous prie de vouloir bien me l'envoyer aussi.*

*Mon séjour à Montbeton se prolonge plus que je n'aurai pensé et surtout plus que je ne désire, car toujours mon intention est de repartir en mission.*

*Le père Hinard, il est vrai, a écrit pour demander mon admission à M<sup>gr</sup> Lalouyer (évêque, vicaire apostolique en Mandchourie) mais la réponse n'arrive pas et d'un autre côté il me semble difficile d'aller en Mandchourie de sitôt. Enfin, que la Sainte Volonté de Dieu se fasse. Je me suis mis à la disposition de Monsieur le Supérieur pour qu'il me fasse partir quand et où il voudra. Si vous croyez, cher Père, faire quelque chose en ma faveur, je vous en serais reconnaissant. Je compte sur votre bonté pour m'envoyer la petite commission que je vous ai demandée et vous prie de vouloir bien m'accorder un bon souvenir au Saint Autel.*

*Votre tout affectionné et reconnaissant en Notre Seigneur*

*Louis Faure*<sup>24</sup>

Ce sont toutes les informations qui nous restent de ce séjour de repos en France. Le climat était plus favorable que celui de la Birmanie. Nous remarquons la persévérance dans la vocation missionnaire. Il est prêt à repartir ! En se reposant, il se forme et veut plonger dans la vie des saints. Au passage, on remarque l'influence du journal *La Croix* et de ses productions. Ce quotidien tenait déjà une bonne place dans l'Église de France.

## **Un Forézien qui avait déjà navigué**

A la fin de l'année 1900, Louis reçoit une nouvelle affectation. Le supérieur l'envoie en Mandchourie septentrionale. La Société des Missions étrangères en est chargée depuis 1838. Cette mission a de gros besoins, nous allons voir pourquoi. Une nouvelle fois, il refait ses bagages, remplit sa malle ; il a ses effets personnels, et les objets du culte. La Providence a dû lui donner un bon coup de pouce. Le 13 janvier 1901, il embarque pour la Mandchourie. Ce territoire est à l'extrême est de la Chine. Nous ne savons rien de ce trajet. Il faut espérer qu'il avait des compagnons de bord. Certains ont dû le quitter au fil des escales ; en fin de parcours, ils devaient rester une poignée. Durant le voyage, il a eu le temps de perfectionner sa pratique des langues. Son bateau l'a conduit dans la mer Jaune et débarqué sur la côte. Il s'est dirigé vers Moukden, capitale de la province. Puis il gagne le nord dans la région de Girin, autre chef-lieu. Cette région touche la Russie à l'est. Vladivostok n'est pas loin, peut-être 250 kilomètres. C'est la station finale du fameux train transsibérien, était-il en service en ce temps-là ? Quand il quitte l'hexagone, Louis Joseph laisse son pays en pleine ébullition. C'est le conflit entre l'État et l'Église. Pendant sa convalescence, le missionnaire a bien été au courant des évolutions de la situation. En France, les rapports sont tendus, sur place en Asie, les relations sont aussi difficiles. Les représentations diplomatiques européennes défendent les intérêts des missions et s'efforcent d'obtenir des indemnités après les saccages et les massacres opérés par les Boxers.

---

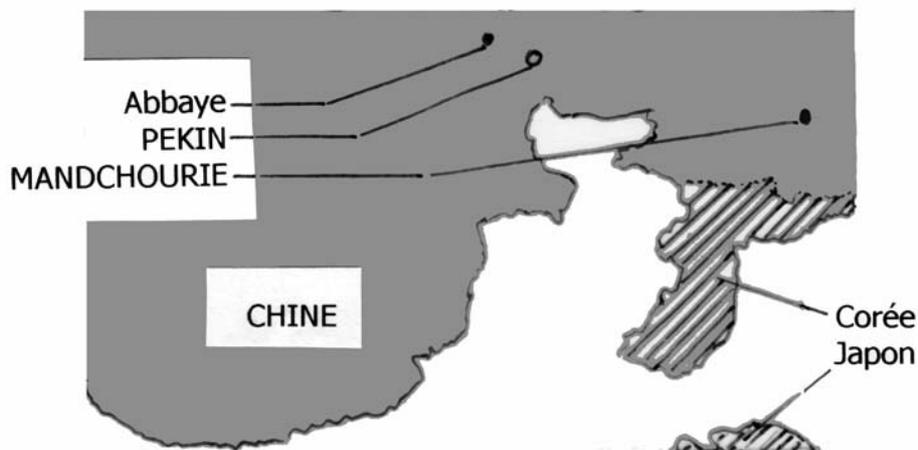
24) Archives des MEP, dossier personnel de Louis Joseph Faure.

En quelques mots résumons la situation qui attend Louis Joseph. Le père Jean Charbonnier des Missions étrangères décrit les événements.

*L'aristocratie [chinoise] était influente dans les provinces et se posait en défenseur des valeurs confucéennes. Elle était particulièrement irritée par l'incursion du christianisme et la disparition des traditions, comme les prosternations faites aux images et la participation aux fêtes locales. Il était facile de blâmer ces abandons des traditions du passé par les conditions déplorables du présent.*

*L'animosité qui s'était progressivement accumulée éclata en 1900 lors de la rébellion des Boxers qui reçut le soutien des hauts dignitaires chinois et de l'impératrice douairière Cixi en personne. Des milliers de chrétiens et de nombreux missionnaires étrangers furent massacrés, principalement dans les provinces du Hebei et du Sharixi.*

*Les Missions étrangères de Paris subirent les actes les plus atroces des Boxers à la cathédrale de Moukden, en Mandchourie. Le 2 juillet 1900, M<sup>gr</sup> Laurent Guillon, consacré à Moukden en 1890, avait brillamment réussi dans son vicariat. De 1840 à 1850, dix mille Chinois s'étaient convertis au christianisme. En mai 1898, il obtint de Rome la division de son vicariat entre la Mandchourie du Nord et celle du Sud. Il resta lui-même dans le sud. Son vicariat comptait alors 23 missionnaires, huit prêtres locaux, 115 catéchistes et 20 500 catholiques. Le 2 juillet 1900, il fut assiégé dans sa cathédrale par une foule furieuse décidée à tuer. Il était accompagné du père Emonet, un missionnaire français et du père Jean Li, un prêtre chinois, ainsi que 2 religieuses de la Providence et d'un grand nombre de fidèles. Il fut abattu sur les marches de l'autel, la croix à la main. Les prêtres, les sœurs et les chrétiens furent massacrés et les assaillants mirent le feu à la cathédrale.*



Louis Joseph a résidé en Chine, en Mandchourie ; l'abbaye était proche de Pékin, dans les montagnes

## Un missionnaire se plaît partout

Notre missionnaire faisait cette réflexion dans un des courriers précédents. Le dépaysement est complet pour Louis Joseph. Il est loin des paysages verdoyants de Montbeton. Il a déjà oublié la Birmanie, avec ses fleurs et ses monts colorés. Il ne peut que rêver de Verrières, de ses collines et de ses forêts. Les clapotis du ruisseau de la Vidrèsonne sont bien oubliés. Il est maintenant devant de longues plaines, des forêts qui n'en finissent plus. Le blé est produit sur des champs fertiles. Quelques maigres troupeaux paissent dans les steppes. Les montagnes bordent le territoire. Elles culminent à plus de 2 000 mètres d'altitude. Dans les bois, ce sont les chênes, les érables, les bouleaux. Le climat est plutôt rude, mais le Forézien a connu des hivers de neige sur les plateaux proches de l'Auvergne. Tout cela peut expliquer que ces régions soient peu peuplées. Une seule chose le hante : transmettre la Bonne Nouvelle.

## D'autres ont semé avant lui

Depuis 1838, des pères sont en mission en Mandchourie. Louis Joseph est envoyé dans le nord, un peu moins développé que le sud. Depuis 1873, le père Lalouyer fait son service de missionnaire dans cette région. C'est un Breton de la région de Rennes. Le centre de la mission c'est Kirin (ou Girin). En 1898, il devient évêque pour ce grand territoire. Il y a aussi un missionnaire originaire de la Haute-Loire voisine : le père André Roubin, natif de Saint-Pierre-Eynac. En juillet 1900, devant l'avancée des brigades de Boxers, l'évêque quitte la mission avec prêtres et religieuses. Les trains sont paralysés, ils partent en chariot et rejoignent le territoire russe. Ils sont envoyés à Vladivostok. Il semble même qu'on les ait expédiés quelque temps au Japon. Le Forézien avance donc dans une région sous le coup de ces événements tragiques. Il y a beaucoup de dégâts.

## Des années pleines d'activité

En 1903, notre missionnaire est placé à la tête du district de Neung-An. Il surveille les travaux de reconstruction de sa résidence. Après le passage des Boxers, il ne restait même pas un morceau de brique. Il consacra une partie de son temps à administrer et à visiter les anciennes chrétientés qui ne comptaient pas moins d'un millier de chrétiens forts dispersés. Tous ces postes missionnaires étaient pourvus d'écoles, et de tous les points de son district, les catéchumènes affluaient. La notice biographique personnelle nous avertit de ces activités. C'est aussi cette année-là que l'on a reconstruit l'église du Sacré-Cœur de Kirin. Les autorités chinoises avaient versé une indemnité à la mission, suite aux dégâts de la guerre. On signale aussi l'ordination d'un prêtre originaire de la province : le père Stanislas Tzi. Il est âgé de 35 ans. C'est le signe du bon travail qui a été fait par les missionnaires précédents. Des sœurs missionnaires franciscaines vinrent apporter leur concours.

A Rome, le pape Léon XIII s'éteint le 20 juillet. Il poussait les catholiques français à faire confiance à la République. Il fut diversement apprécié. Le remplaçant fut le cardinal de Venise, le futur saint Pie X. Il combatta les idées modernistes. Ces nouvelles parvenaient certainement à Louis Joseph. Avec le décalage, elles perdaient de leur intensité.

Pour l'année 1904, la chronique donne quelques renseignements. *L'enfant de Verrières employa la plus grande partie de son temps auprès des anciens chrétiens qui étaient les plus nombreux. Son district comptait quelque 1 400 chrétiens éparpillés de tous côtés. Ses écoles étaient bien fréquentées ; la chrétienté de Kia-kia-touo-tsé se distinguait par sa ferveur ; les catéchumènes étaient nombreux et ardents à apprendre les prières et le catéchisme. Il avait la charge de sept postes de nouveaux chrétiens. Cette année-là, il ouvrit un nouvel oratoire avec école à Ha-la-hai-tcheng-tsé, du côté de Pétoné, et il inaugura la jeune station de Cheu-heu-cheng. On imagine les distances à parcourir. Les collègues devaient être éloignés. La solitude devait peser quelques fois. Les nouvelles de France étaient certainement régulières et ardemment attendues. Malheureusement, nous n'avons plus aucune trace des courriers reçus ou envoyés. Nous ne pouvons pas mesurer les sentiments du missionnaire isolé sur ces plateaux balayés par les vents.*

Pour 1906, nous suivons encore la notice des missions de Paris. *Du 20 au 26 janvier, notre missionnaire reçut son évêque, le Breton Lalouyer, évêque de la cité de Kirin. Il venait faire la visite pastorale du district. Peu après, cédant à M. Emile Pic son district de Neug-An, il partit fonder celui de Ien-ki-kang, préfecture de 3<sup>e</sup> ordre, située à 400 kilomètres de Kirin. Les chrétiens étaient pauvres. Ayant pris leur défense, à l'occasion de plusieurs procès, la colère des mandarins se déchargea sur les néophytes. En 1908, ce district fut mis sous la direction du père Pierre Tchang. En somme, ce compte rendu nous laisse une belle image du travail de Louis Joseph, le missionnaire forézien avait beaucoup de générosité et de ténacité<sup>25</sup>.*

En 1908, la chronique nous fait savoir qu'en octobre, l'évêque, M<sup>gr</sup> Pierre-Marie Lalouyer a réuni tous ses prêtres à la procure de Kouang-tcheng-tsé, puis il bénit l'église paroissiale de Siao-pa-kia-

---

25) Archives des MEP ; notice personnelle.

tzé, la chapelle et les bâtiments du collège que M. Cubizolles venait de reconstruire. Après quoi, il commença une tournée pastorale qui dura quatre mois et par un hiver très rigoureux à travers la province de Tsi-tsi-kar. On se relevait difficilement des destructions de l'année 1900.

## **Un tournant dans sa vie**

Les mois qui suivent ne laissent pas de traces dans le parcours de notre Forézien. Pas de courrier, pas de lettres, tout a disparu ! Ce vide est occupé par le ministère et par l'éclosion d'une nouvelle vocation. Louis Joseph sera moine. Pour la naissance de sa vocation de prêtre et de missionnaire, nous avons vu les influences qui avaient pu le marquer dans son enfance à Verrières : présence du séminaire, passage de missionnaires. Cette fois, c'est une lente maturation qui a déclenché cette nouvelle vocation. Le silence des plateaux de Mandchourie a pu enraceriner Louis Joseph dans sa nouvelle orientation. Ce n'est certainement pas par dépit qu'il quitte la mission, c'est plutôt la réponse à un appel profond de Dieu. De toute manière nous n'avons pas beaucoup de documents sur cette période. Nous ne savons pas si un événement particulier a provoqué le déclic. L'évêque Lalouyer perdait un collaborateur précieux. La moisson est grande en Mandchourie comme ailleurs, et les ouvriers sont peu nombreux.

On peut imaginer l'ambiance de cette période de transition. Louis Joseph a certainement bénéficié des conseils d'un ami prêtre. Il a pu s'en ouvrir à son frère Joseph, le curé de Précieux. C'est un changement de vie que l'on ne prend pas à la légère. Il y a eu des courriers, et cela prend du temps à cette époque. Il a fallu prendre des contacts pour choisir un couvent. Pour montrer son attachement à l'Asie, son choix se porte sur une trappe de Chine. De plus pour changer à ce point de direction, il faut l'accord des congrégations romaines. Nous savons qu'il ne sera pas le seul à quitter la mission pour se donner à la vie de prière contemplative.

## **Louis Joseph sera moine en Chine**

Dans l'été 1910, notre Forézien boucle à nouveau ses valises. Il a pris contact avec le père abbé qui conduit la communauté de Yang-kia-p'ing. Il fait ses adieux à ses paroissiens et à ses amis. C'est une nouvelle séparation. Nous ne savons rien du voyage, sinon qu'il a dû emprunter quelques lignes de chemins de fer. Il y a une bonne distance entre la Mandchourie et Pékin. Nous sommes au mois d'août, en pleine chaleur. La trappe est tapie dans les montagnes. Un bras de la Muraille de Chine passe tout près, sur les crêtes. Le mont Dong Ling domine à plus de 2 800 mètres d'altitude. La fraîcheur et le calme règnent. Louis Joseph découvre le couvent bâti sur un terrain plat. Il longe un torrent qui lui fait penser à la Vidrèsonne, le ruisseau de Verrières. Il arrive à la porterie. Au-dessus du porche, Marie l'accueille avec bienveillance, elle porte Jésus enfant.

## **Pourquoi un couvent dans les montagnes de Chine ?**

Depuis que saint Martin a porté l'Évangile en Gaule, au IV<sup>e</sup> siècle, l'Église chrétienne a tenté de joindre la prière à la prédication. Aussi, Martin a-t-il connu une période monastique dans sa vie. Partout où les missionnaires ont annoncé l'Évangile, ils ont aussi cherché à implanter des couvents de prière gratuite. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les responsables de l'Église nourrissaient en eux cette pensée. Ainsi l'évêque en poste à Pékin, M<sup>gr</sup> Delaplace entretenait ce projet. A l'autre bout du monde, en Belgique, une comtesse, Sophie de Stolberg rêvait d'un couvent en Chine. Elle-même allait entrer au couvent d'Ucle, près de Bruxelles. Elle prévoyait un couvent de religieuses et apportait une dot importante pour sa construction. L'évêque de Pékin était en Europe, pour le premier grand concile au Vatican. C'était en 1870.

Les contacts furent pris, l'évêque avait carte blanche. Il lance des appels à plusieurs couvents de Carmélites de France. Celui de Bayonne accepte la proposition et trouve trois volontaires. Elles

rejoignent Marseille. Mais au moment de prendre le bateau, la religieuse responsable a des ennuis de santé, elle craque. Le projet tombe à l'eau.

A Pékin, en 1882, l'évêque, avec le soutien de son conseil, reprend le projet d'ouvrir un couvent au masculin. Il envisage *une maison de trappistes ou un institut similaire, voué aux austérités de la pénitence, de façon à donner une idée de la véritable vie monacale et de procurer en même temps la conversion des païens, par le moyen de leurs prières et de leurs exemples*<sup>26</sup>. Un émissaire est envoyé en France avec mission de trouver des moines prêts à tenter l'aventure. Ce prêtre vient dans l'Allier et frappe à l'abbaye de Sept-Fons. Le père abbé transmet la demande au père abbé de Tamié en Savoie, il accepte. Sans tarder, dom Ephrem<sup>27</sup>, accompagné d'un frère moine, part pour la Chine. Il va vite en besogne. Les responsables de l'Église de Chine ont repéré un terrain dans la région de Fan-chan, assez près de Pékin. Dom Ephrem indique le meilleur emplacement. *Il trace sur le sol un vaste quadrilatère*<sup>28</sup>. Les constructions commencent. A l'automne 1883, la communauté est formée de trois moines venus de Tamié et de cinq jeunes Chinois aspirant à la vie religieuse cloîtrée. Ils s'installent au lieu-dit : Yang-Kia-P'ing, qui se traduit "la maison de Yang".

## Trappe Notre-Dame-de-la-Consolation

Le couvent était fondé, il fallait lui donner un nom. Des hommes d'Église avaient contacté dom Bosco à ce sujet. Le prêtre de Turin, fondateur des Salésiens, avait des dons de voyance. Il préconisa l'appellation de Notre-Dame-de-la-Consolation. Au milieu d'une nature plutôt sauvage, ce vocable apportait un peu de douceur.

Dans les Églises d'Asie, la nouvelle d'une fondation d'une trappe se répandit. Plusieurs diocèses espéraient une ouverture. Dom Ephrem essaima une trappe au Japon, Notre-Dame-du-Phare, le couvent est sur la rive du Pacifique. En Chine, le cadre de vie semble plus austère, mais la façon de vivre est la même. Les moines de Sept-Fons en Allier, de Tamié en Savoie, de Chine ou du Japon suivent le même programme tout au long d'une année. Leur cadre de vie, c'est la règle de saint Benoît (V-VI<sup>e</sup> siècle). Le déroulement des jours, des mois et des années est bien codifié. C'est la cloche du monastère qui donne les rendez-vous. Le temps d'un jour est partagé en trois parts entre prière, travail et repos, le tout échelonné au long des 24 heures. Un bel équilibre ! Les trappistes ont bifurqué des bénédictins, ils ont créé la branche de Cîteaux, en Bourgogne, c'était en 1098. Ils sont pris le nom de cisterciens. On les nomme aussi trappistes en souvenir d'un couvent qui se tenait au lieu-dit la Trappe, à Soligny, dans l'Orne. La règle de vie des cisterciens découle de la règle de saint Benoît, avec des aménagements. Le silence intégral règne dans le couvent, les moines correspondent par signes de la main ou des yeux. Ils prient en latin, même en Chine. Ils dorment en dortoir. Le régime de vie est plutôt rude. Ils y ajoutent des pénitences et des privations. C'est le programme de vie que désire Louis Joseph : une vie de communion avec Dieu, une vie d'intercession pour le monde.

Dans les premiers mois de présence dans ce coin retiré, la communauté qui construisait a posé des problèmes aux habitants des villages voisins. Les moines avaient acheté du matériel pour les travaux des champs. Ils avaient fait venir d'Europe une pompe d'arrosage. Le mandarin du pays, poussé et entouré des voisins, vint faire une enquête sur place. Les moines ont montré la pompe et ont procédé à un essai, quelques personnes furent aspergées et tout se termina dans la bonne humeur. Un autre fait nous dit quelque chose de l'installation des moines et de leur accueil. Des familles de petits paysans habitaient sur des terres voisines du monastère. Un jour, ils firent venir une espèce de devin, pour qu'il donne son avis sur l'implantation de leur ferme. Les récoltes étaient maigres. Le devin fit le tour des terres et réfléchit. Enfin il déclara : *Le sort est contre vous. Quittez*

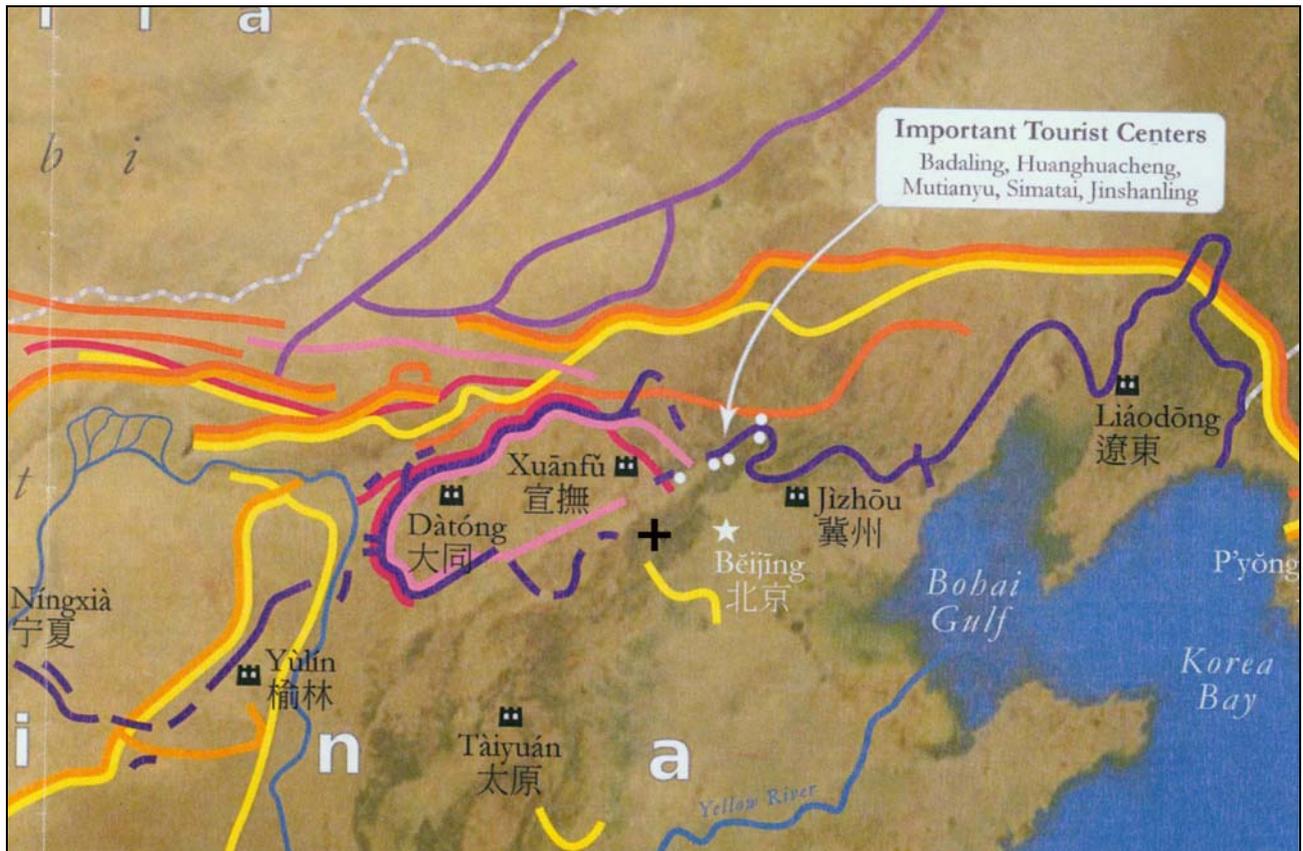
---

26) *Une trappe en Chine*, A. Hubrecht, lazariste, 1933, imprimé en Chine, p. 6.

27) Dom Ephrem est un moine originaire de Saint-Just-en-Chevalet, au nord du département de la Loire. Ephrem Seignol, 1837-1893, entré au couvent de Tamié à 17 ans, mort et enterré à la trappe de Chine.

28) *Idem*, p. 8.

ce vallon : nul bonheur pour vous en ce lieu. Les familles partirent, les terres furent mises en vente. L'abbaye les acheta. Le domaine devint prospère.



Carte de la Grande Muraille de Chine

(la + marque l'emplacement du monastère de Notre-Dame-de-la-Consolation)

## En 1900, les Boxers sont là

On se souvient des ravages et des destructions que les Boxers ont opérés en Mandchourie. Louis Joseph releva quelques ruines. A Notre-Dame-de-la-Consolation, l'abbaye était une cible de choix, elle semblait une proie facile. En cette période, il y avait seulement trois moines européens et cinquante-six moines chinois. Déjà une belle communauté. Les nouvelles de Pékin étaient alarmantes : églises incendiées, menaces, massacres. Dans la vallée, le couvent organise sa défense, avec des moyens dérisoires. Les chrétiens du voisinage viennent chercher asile au monastère, comme au temps du Moyen Age. Les réfugiés sont 600 dans le couvent. Il faut se nourrir. Plusieurs incursions ont eu lieu, il y eut des morts dans les villages voisins. Les combattants s'approchent de l'abbaye. Le père abbé compose une lettre pour dire adieu à leurs frères de Sept-Fons en Allier. *Nous vous adressons nos adieux, et vous donnons rendez-vous au ciel, où nous avons bon espoir d'aller, en mourant pour une si belle cause et en un jour si bien choisi, la veille de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie...*<sup>29</sup>. On ne sait pas si le courrier parvint en Europe, il ne reste pas de trace à Sept-Fons.

Au final, les Boxers n'attaqueront pas le couvent. A Pékin, les troupes européennes étaient intervenues. C'était le 15 août 1900. L'alerte avait été chaude.

29) *Une trappe en Chine*, A. Hubrecht, p. 22.

## **Août 1910, Louis Joseph arrive au monastère**

De nouveau, nous suivons les traces de notre Forézien. Il vient de débarquer à la Trappe de Notre-Dame-de-la-Consolation. Fatigué par le voyage, il pose ses valises. La Mandchourie est déjà loin. Le portier l'accueille sobrement et appelle le prieur ou même le père abbé. Après un premier entretien et un temps de réconfort après la chaleur qui a accompagné le voyage, Louis Joseph reçoit son programme pour les jours qui viennent. On lui indique les lieux en commençant par la chapelle. Il est reçu comme postulant ou oblat. Il faudra régler sa situation avec le séminaire des Missions étrangères de Paris. Cela passera par un courrier qui doit être visé par Rome, il faudra quelques jours d'attente. Enfin, il faudra certainement changer de nom. On quitte beaucoup de choses quand on devient moine ! On commence par les bagages, tous les objets personnels sont confiés au monastère. On peut penser à son tampon à cacheter les lettres, ses papiers, ses courriers, des souvenirs mandchous etc. On raconte que Charles de Foucauld, déclaré bienheureux aujourd'hui, a connu cet abandon. En 1900, il est entré à l'abbaye de Notre-Dame-des-Neiges, en Lozère. Il faisait un essai de vie monastique. Parmi tous ses souvenirs, il a laissé un médaillon qui passe inaperçu dans les vitrines d'exposition. Ce coffret contient un cheveu bouclé de sa maman qu'il perdit dans son jeune âge. En entrant au couvent, on part tout neuf.

Pour la permission de quitter le séminaire des Missions étrangères, il a déjà écrit au père abbé de l'abbaye de Sept-Fons. Il attend encore la réponse. Le 27 septembre, l'accord de Rome arrive au supérieur de Paris. Le courrier parvient à l'abbaye de Chine dans les semaines qui suivent. C'est un courrier en latin. Le responsable romain demande qu'on veille à préserver l'avenir de Louis Joseph, en cas de changement de voie après les essais de probation. Aussi la veille de la fête de la Toussaint, Louis Joseph est reçu comme oblat ou postulant. Il prend l'habit monastique. La cérémonie se passe dans la salle du chapitre. Le père abbé accueille le postulant et lui donne son nouveau nom. C'est certainement le conseil du monastère avec le père abbé qui ont choisi le nom d'Augustin. L'évêque d'Afrique du Nord est célèbre. Un temps, il a mené une vie monastique en Italie, près de Milan, après sa conversion. Il a beaucoup étudié la Bible et a écrit de nombreux commentaires encore objets d'étude.

Le 12 novembre, le futur moine s'adresse au supérieur des Missions de Paris. Il le tient au courant de son état. Voici quelques lignes de son courrier :

*La raison et l'unique qui m'a fait choisir ce monastère de Chine est qu'en restant ainsi au milieu de ces pauvres infidèles, il me serait, pour ainsi dire, plus facile de rester uni aux ouvriers apostoliques que Dieu leur envoie. Il me semblait qu'en restant en Extrême-Orient, et en unissant mes humbles prières à leurs travaux, je pourrai ainsi continuer la belle vocation...<sup>30</sup>.*

## **Louis Joseph devient frère Augustin**

La porte d'entrée du monastère s'est fermée sur l'extérieur et sur le passé de frère Augustin. Il n'est plus Louis Joseph Faure. Il est un être nouveau. Il est avant tout entré dans une communauté, une grande famille. Il a répondu à l'appel de Dieu à être moine. Il sera très lié au maître des novices qui va l'initier à son nouveau mode de vie. Il va vivre uniquement pour Dieu, il va vivre pour ses frères de communauté. Il va vivre dans un cadre qui lui deviendra vite familier. Le cirque des montagnes qui entourent le monastère lui rappellera les montagnes de Verrières. Il restera forézien. Sur les crêtes serpente la Muraille de Chine, une des nombreuses branches. Les bâtiments du couvent rayonnent en partant de la chapelle. Le carré du cloître couvert lui est voisin. La salle du chapitre ouvre sur la chapelle, ainsi que sur le réfectoire. Il y a les dortoirs des moines et tous les services communs. Dans une galerie, beaucoup d'ateliers permettent de satisfaire à tous les besoins du couvent.

---

30) Archives des MEP, courrier de frère Augustin, expédié le 2 novembre 1910, dossier personnel.

C'est un missionnaire lazariste, le père Merloose, qui a tracé les plans des bâtiments du monastère. Il avait été en mission en Mongolie. Il n'y a guère de fantaisie, excepté certains toits. On remarque qu'ils ont des franges à la manière des toits des pagodes. C'est un couvent d'Europe transplanté au creux des montagnes de Chine.

Le père abbé, c'est dom Maur Veychard, le second père abbé du couvent. Il vient de l'abbaye de Tamié. C'est un père, il porte le souci de tous les moines. Il fait tout pour les conduire à Dieu. Au soir de la journée, il y a un moment poignant. La dernière prière est chantée dans la pénombre de l'église, les moines prient la Vierge Marie, puis ils quittent la chapelle, quand ils passent devant le père abbé, celui-ci les bénit pour entrer dans le repos de la nuit.

Chaque matin, frère Augustin célèbre la messe, dans une des chapelles de l'église. Puis, les journées se déroulent dans le recueillement et l'étude. Il y a aussi une part de travail manuel. Nous ne savons pas s'il avait une responsabilité particulière. Ce qu'on sait, il a connu une année de noviciat, pour vérifier sa vocation.

La première fête qu'il célèbre au couvent est celle de la Toussaint, le 1<sup>er</sup> novembre 1910. Après, tout retombe dans le calme du monastère.

## **Le rideau tombe sur les jours de frère Augustin**

Dorénavant, la vie du Forézien va se dérouler suivant le rythme du monastère chinois. Nous n'en saurons rien. Nous n'avons pas de documents sur cette époque. Plus tard, nous connaissons une des causes de cette absence de sources. Et puis le moine n'aime pas qu'on parle de lui. Nous pourrions seulement égrener quelques événements, mais nous ne saurons pas les répercussions qu'elles auront sur frère Augustin. Cette vie va se dérouler au rythme de la cloche du couvent, jour et nuit.

Nous sommes en novembre 1910, à 150 kilomètres de Pékin, dans la montagne. Le monastère connaît une vie sereine. On est déjà loin de l'attaque des Boxers.

Après sa formation personnelle, notre moine, en tant que prêtre, peut donner des instructions à ses frères. Espérons que la langue n'a pas été un obstacle pour lui et pour ses frères chinois qui deviennent plus nombreux dans la communauté. L'année 1912 est marquée par un événement qui peut le reconforter. Un autre missionnaire vient le rejoindre au couvent. Le père Joseph Brun est une connaissance. Tous deux viennent du grand diocèse de Lyon. Ils ont deux ans d'écart pour les études. Louis Joseph Faure est passé le premier. Joseph Brun est né à Saint-Just-d'Avray, dans le Rhône. C'est le Beaujolais. Ils se sont suivis dans les mêmes démarches. Il est venu à la rue du Bac en 1896. Joseph est envoyé comme missionnaire en Chine. Il est à la procure à Hong-Kong, procure pas très éloignée du port. Il subvient à tous les besoins des missionnaires dans les succursales. Joseph avait de grosses responsabilités de communication. En fait, il quitte la mission pour la vie contemplative. Certainement que les deux anciens missionnaires ont pu communiquer entre eux quelques impressions. Il prit le nom de Louis. Nous le retrouverons.

La réussite du monastère de Notre-Dame-de-la-Consolation fait des envieux. En l'année 1912, il y a déjà plus de cinquante moines. Les évêques chinois et ceux des pays voisins demandent l'ouverture de couvents sur leurs territoires. Le père abbé dom Veychard ne peut satisfaire à leurs demandes. Avec les évêques, il partage le souci de la "conversion des païens". Il est convaincu que la prière des moines et la présence d'une communauté peut être très utile pour accompagner le travail des missionnaires. La démarche de Louis Joseph quittant la mission allait dans ce sens-là. Le père abbé a donc l'initiative de lancer une œuvre de messes et de prière pour la "conversion des Chinois". La fondation est créée en mars 1914. C'est aussi cette année-là que meurt le pape Pie X. On est juste avant la déclaration de guerre. Il sera remplacé par Benoît XV, qui sera diversement apprécié pendant le conflit. Frère Augustin est trop éloigné pour être mobilisé. Il se fera quand même beaucoup de soucis pour les siens. Le monastère souffrira du conflit, les communications seront plus difficiles, les fournitures venant d'Europe seront tarées. Le frère Joseph, curé de Précieux en Forez, décédera juste après la déclaration

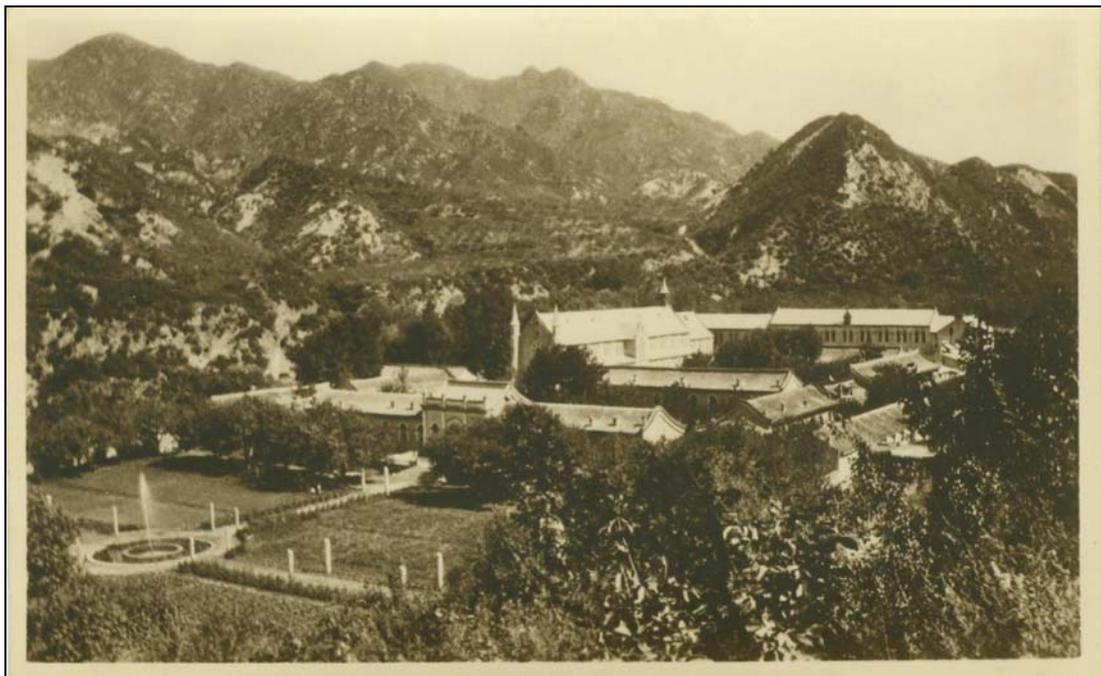
d'armistice, en 1918. Toutes les nouvelles parviendront au compte-gouttes jusqu'au couvent chinois. Mais nous ne saurons pas les réactions du Forézien.

Le 30 avril 1919, c'est le décès du père abbé dom Maur Veychard. Pendant vingt ans il avait conduit la communauté. Elle est composée de 95 religieux. Les moines chinois sont la grande majorité.



Notre-Dame-de-la-Consolation, Yang-Kia-Ping (vers 1930)

Le couvent est perché à 850 mètres d'altitude. Sur les monts voisins, une partie de la Muraille de Chine serpente. On distingue bien la grande église au fond. On remarque quelques toits en forme incurvée, à la mode chinoise.



Notre-Dame-de-la-Consolation, Yang-Kia-Ping (vers 1930)



Frère Augustin Faure au premier rang  
(archives familiales)

Dans ce groupe de 30 moines, on remarque seulement trois visages européens, dom Augustin Faure est signalé par une croix, les Chinois sont les plus nombreux. On est dans les années 1930...



Travaux agricoles des moines

### **Frère Augustin va élire le père abbé**

Le couvent a connu une belle prospérité pendant ces vingt années. Frère Augustin n'était pas encore à l'abbaye quand on a choisi dom Maur Veychard. Cette fois, il va pouvoir participer à l'élection.

Le prieur, c'est le frère Albéric, il est aidé par le sous-prieur qui n'est autre que l'ancien missionnaire dom Louis Brun. Après les soubresauts de la première guerre mondiale, il faut attendre 1921 pour recevoir une visite venant de France. C'est l'abbé du monastère des Dombes dans l'Ain qui fait le voyage. Il arrive le 1<sup>er</sup> février. La première partie de la visite consiste en une rencontre individuelle. Chaque moine peut s'exprimer sur sa vie et sur celle de la communauté. En conclusion de ces rencontres, le visiteur présente des conseils et des réformes possibles. Cette fois, le père venu de France autorise les moines à faire une promenade dans la montagne, quelques heures à certains jours. Frère Augustin pourra retrouver des trajets qui lui étaient familiers à Verrières.

L'élection du père abbé a lieu le 16 du même mois. Frère Augustin y participe. Le choix se porte sur dom Louis Brun. L'ancien missionnaire reçoit cette charge dans une belle cérémonie religieuse. L'évêque de Pékin vient lui-même conférer la bénédiction abbatiale. Frère Augustin a dû être très touché d'avoir un ami qui devient père abbé. Lui, il reste dans l'ombre, fidèle dans la prière.

Dom Louis Brun sera très actif, il poursuivra l'amélioration des bâtiments. Il réactivera l'œuvre des Messes. Il se rendra à Rome où il sera reçu par le Saint-Père. Celui-ci donnera une dimension universelle à cette œuvre. Au début de 1922, à Rome, le pape Benoît XV décède le 22 janvier. Pour lui succéder l'élection est rapide. Le pape Pie XI est élu le 6 février. On le qualifiera de pape des Missions.

Les années passent. 1926 sera marqué par plusieurs faits notables. Le visiteur de France vient accomplir la visite régulière. Constatant les réalisations opérées, il autorise Notre-Dame-de-la-Consolation à la fondation d'une nouvelle abbaye en Chine. Ce fut la création de Notre-Dame-de-Liesse. Belle appellation qui exprime une certaine satisfaction de la situation religieuse du moment. Le 28 février, le pape Pie XI adresse à tous les évêques du monde entier un message sur l'actualité de la Mission. Ce pape aimait la Chine. Dans sa chapelle privée au Vatican, il avait fait placer des objets religieux venant de Chine. Cette lettre est titrée *Rerum ecclesiae*, premiers mots latins du texte. Le message traite de la nécessité d'encourager les œuvres missionnaires. Au paragraphe 28, le souverain pontife cite en exemple les moines du couvent de Notre-Dame-de-la-Consolation. En voici les quelques lignes. *Notre esprit se tourne vers ce grand monastère de la Trappe, érigée dans le vicariat de Péking. Près de cent moines, la plupart chinois, s'y livrent à la pratique des vertus les plus parfaites ; par leurs prières continuelles, l'austérité de leur vie, leur travail obstiné, ils méritent que Dieu se laisse fléchir et témoigne, envers eux-mêmes et envers les infidèles, sa miséricorde ; en même temps, par l'efficacité de leurs exemples, ils gagnent ces infidèles au Christ*<sup>31</sup>.

Nous remarquons le langage de l'époque pour qualifier les non-chrétiens. La communauté a certainement reçu cette lettre avec un brin de satisfaction. A l'automne 1926 vint aussi une bonne nouvelle, le pape venait de choisir six prêtres chinois comme évêques destinés à guider des diocèses chinois. Jusqu'à maintenant, tous les diocèses étaient dirigés par des évêques missionnaires, donc étrangers. Les évêques missionnaires étaient issus des congrégations religieuses. On peut citer leurs noms : Louis Tchen, franciscain, il deviendra le premier cardinal chinois en 1947 ; Simon Tsu, jésuite ; Joseph Hou, lazariste ; Philippe Tchao, aussi lazariste ; Melchior Souen, lazariste ; Odoric Tchong, franciscain. L'ordination épiscopale a été présidée par le saint-père lui-même. C'était le 24 octobre dans la basilique Saint-Pierre. Le pape célébrait ce jour-là l'anniversaire de son ordination épiscopale. La foule des amis de la Chine se trouvait réunie dans la prière. Tout cela montre l'attention paternelle du souverain pontife pour le peuple chinois. Ces évêques nouvellement ordonnés sont venus en visite en Belgique et en France. Ils s'arrêtèrent à Paris, Lyon et Lourdes. Nous ne doutons pas qu'ils ont rendu visite à la communauté des moines de Notre-Dame-de-la-Consolation. L'objectif des missionnaires restait celui de créer une Église chinoise autonome. De même pour le monastère. Dès la fondation, le père abbé partageait cette volonté. La deuxième Trappe fut fondée en 1927. Elle reçut le beau nom de Notre-Dame-de-Liesse. Les moines avaient trouvé un emplacement au sud de Pékin.

---

31) voir Documents pontificaux.

## L'année 1933

Elle sera marquée par les fêtes du cinquantenaire de l'abbaye. Depuis un demi-siècle, la communauté a parcouru un bon bout de chemin. Les moines étaient maintenant au nombre de 95. Une fête fut organisée dans l'esprit de reconnaissance et dans la sobriété cistercienne. Frère Augustin était là depuis 13 ans. Il allait participer aux cérémonies. Le mercredi 14 juin, on fit mémoire des fondateurs et des bienfaiteurs décédés. Au cimetière, on se recueillit au pied des 41 tombes de grande sobriété. Simplement un nom sur une croix de bois. Le jeudi 15, on célébrait la Fête-Dieu. L'évêque de Tien-Tsin, monseigneur de Vienne préside les cérémonies. D'autres évêques avaient été invités, ils ne purent venir pour cause de guerre, pluies ou maladie. L'évêque voisin, monseigneur Tchen ne put se rendre à l'invitation. Il était évêque du premier groupe ordonné par le pape en 1926. Son diocèse c'était Suen-hova-tou. L'après-midi eut lieu la procession extérieure de la Fête-Dieu, dans les jardins du monastère. Le vendredi 16, c'était l'anniversaire de l'arrivée des deux premiers moines venant de l'abbaye de Tamié, en France. C'était père Ephrem et frère Joseph. Le père abbé du moment, dom Brun, prononça une conférence sur les débuts de la communauté et sur la première fondation : au Japon, le couvent Notre-Dame-du-Phare. C'était en 1897. On peut retenir des exposés prononcés le souci des moines européens de confier le plus vite possible la direction aux moines chinois.

De Rome est arrivé un télégramme de la part du pape Pie XI. Le télégramme est signé du futur pape Pie XII. En voici le texte : *Citta del Vaticano. A l'occasion du cinquantenaire de l'abbaye de la Trappe de Iang-kiap'ing, Sa sainteté, implorant sur ce foyer de vie monastique l'effusion des faveurs d'en haut, envoie au Père Abbé et à ses moines la bénédiction apostolique implorée. Card. Pacelli.* Le dimanche 18 juin, les festivités se terminèrent. Les invités quittent l'abbaye et ses moines. Le silence retombe sur le couvent <sup>32</sup>.

## 1935

Un deuil familial marque cette fin d'année. Frère Augustin a reçu une lettre de sa famille. Son frère, Louis Pierre vient de décéder. Il est âgé de 60 ans. Sur les listes électorales, il est qualifié de vigneron, habitant à Moingt, commune assez proche de Verrières. Il a deux ans de moins que le moine. Aussitôt averti, celui-ci envoie un message de sympathie. Il écrit à sa belle-sœur Philomène.

Nous recueillons de ce courrier quelques lignes qui respectent l'intimité familiale, elles nous découvrent l'attention du moine envers les siens. Il écrit le 20 décembre :

*... Je ne veux pas laisser passer cette triste année se terminer, sans me rapprocher de vous et vous offrir mes vœux et souhaits pour la nouvelle année qui approche. Bien grandes, sans doute, et combien dures et pénibles, ont été les douleurs, qui ont fait saigner votre cœur d'épouse et de Mère, durant le cours de cette année-ci, mais ne l'oublions pas, Dieu n'éprouve que ceux qu'Il aime et c'est lui-même qui nous l'a dit : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Aussi, est-ce en toute et pleine confiance, que je viens, dès aujourd'hui, vous exprimer les vœux et souhaits de bonne année que mon cœur forme pour vous à l'occasion du nouvel an. En toute confiance aussi que je déposerai au pied de la crèche, mes humbles prières, demandant à N. Divin Sauveur qu'Il change vos larmes en douces joies et vous comble de ses divines grâces et bénédictions. Dans l'espérance que Notre Divin Maître exaucera nos humbles prières, c'est donc de tout cœur, que je vous dis Bonne, heureuse et Ste Année! Confiance et courage toujours! Gardons, en priant pour le repos de leurs âmes, le fidèle souvenir de nos chers défunts, et ce doux souvenir sera notre consolation et notre soutien, en attendant que notre tour arrive d'aller les rejoindre.*

*Pour moi, grâce à Dieu, je vais tjrs [toujours] bien et notre vie continue à s'écouler calme et paisible, rien n'est venu troubler la paix de nos montagnes.*

---

32) *Une trappe en Chine*, A. Hubrecht, p. 114.

*Vous voudrez bien présenter mes meilleurs souhaits de bonne année à ma chère Nièce Mathilde, son mari et ses chérubins. Je vous embrasse tous dans l'affection que mon cœur vous garde. Agréez, Bien Chère Philomène, avec mes vœux et souhaits, l'assurance de cette sincère affection et mon union de prières et de pensée, croyez-moi toujours.*

*Votre frère qui vous embrasse comme il vous aime dans les S.S. Cœurs de Jésus et de Marie.*

*Augustin Faure*

*J'espère que cette fois je serai plus heureux que la 1<sup>re</sup> fois et que ma lettre vous parviendra. Dans l'espérance que vous voudrez bien me répondre un mot, je vous envoie ci-joint mon adresse. Ci-joint aussi, une vue de N.-D. de la Consolation et de nos montagnes<sup>33</sup>.*

Voici donc un courrier plein d'attention. Le moine a des pensées très élevées. Sa façon de présenter Dieu date de l'époque. La sérénité du moine transparait, dans un ciel sans nuages !

## 1936

Dès le mois de janvier, frère Augustin reprend la plume pour accuser une bonne réception du message de sa belle-sœur. Une nouvelle fois, il lui écrit. Nous avons encore le document, c'est un papier à lettre simple, petit format, sans en-tête. En transparence, en filigrane, un écusson apparaît. L'encre est de couleur bleue. Ce sont surtout les sentiments qui nous intéressent. A l'autre bout du monde, le moine n'oublie pas les siens. Voici le texte.

*N.D. de la Consolation 25 Janvier 1936*

*Bien chère belle-sœur,*

*Quel doux et agréable plaisir m'a causé la lecture de votre bonne lettre, jointe à celle de Mathilde.*

*Je me suis réjoui d'abord, en apprenant que vous aviez bien reçu ma 1<sup>re</sup> lettre, et je m'estime bien heureux si j'ai pu, en quelque chose, vous procurer une petite consolation dans votre profonde douleur.*

*Mais combien plus je me réjouis en sachant que le Bon Dieu, au milieu de vos épreuves, vous a ménagé la consolation d'avoir près de vous votre chère Mathilde et ses enfants. C'est là, je le comprends, une bien douce consolation pour vous et une bonne distraction. Mais, vous pouvez, si vous le voulez, y trouver plus qu'une distraction. Dévouez-vous généreusement à aider leur chère Maman, à la bonne et véritable éducation de ces chers enfants, afin de former dans leur cœur des fortes résolutions, de fermes convictions, qui puissent les préparer à affronter tous les déboires et les misères de la vie. Cette œuvre de zèle en occupant et votre esprit et votre cœur sera le meilleur et le plus rapide remède pour guérir la plaie profonde faite à votre cœur par tant de chagrin.*

*Je ne puis que me réjouir aussi de connaître vos bons sentiments à l'égard d'Henri. Vous savez combien je m'intéresse à lui. C'est donc de tout cœur que je vous remercie et vous prie de continuer à faire tout ce que vous pourrez pour l'aider, surtout pendant ses vacances d'été.*

*Bon courage, chère Belle-Sœur et confiance toujours. La séparation ne saurait être bien longue, car notre tour viendra bientôt aussi d'aller rejoindre ceux qui nous ont précédés. Que leur souvenir soit pour nous un réconfort et une aide pour nous y préparer.*

---

33) Archives familiales.

*Soyez sûre que mon cœur vous reste bien uni, et vous accompagne par ses prières et croyez toujours à la sincère affection que vous garde*

*Votre frère en Notre Seigneur*

*Augustin Faure*

*o.c.r. [ordre cistercien réformé]*<sup>34</sup>

La belle-sœur se prénomme Philomène, c'est un prénom remis en vigueur par Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars. Nous sommes heureux d'avoir ces lettres qui nous reflètent les sentiments du cœur de notre Forézien. Henri ?

## **1937**

Cette année est marquée par l'arrivée au monastère d'un nouveau Français. C'est au moins le troisième. Encore un missionnaire de la Société des missions étrangères de Paris. Guillaume Cambourieu est auvergnat. Il est né dans le Cantal, à Arpagon-sur-Cère. C'est une cité de la périphérie d'Aurillac. Son prénom était Augustin. Pendant 40 ans, il a été missionnaire au Séchouan, à Pui-chu. Depuis plusieurs années, il demandait à son évêque la permission de quitter la mission pour entrer à la Trappe. Enfin, au bout d'une longue attente, il obtenait la liberté d'entrer au couvent de Notre-Dame-de-la-Consolation. C'est donc en 1937 qu'il vient frapper à la porte de l'abbaye, chargé de valises et de malles. Il a déjà 60 ans. Il est marqué par ses habitudes, il a de la peine à quitter ses objets personnels qu'il avait recueillis tout au long de son ministère. Il arrive avec plusieurs malles soigneusement matelassées et étiquetées. Il devra aussi changer de prénom, il deviendra frère Guillaume. Il avait bien réussi dans son ministère de missionnaire. Par contre dans son poste de mission, il avait essuyé des ennuis venant de brigands, il avait été arrêté deux fois. Mais il avait échappé à leur violence. Pour frère Augustin, c'était un bon compagnon. Ils allaient être liés durablement<sup>35</sup>.

## **Des nuages planent sur le monastère**

7 juillet 1937, le Japon entre en guerre avec l'immense Chine. Les Japonais veulent s'étendre. Ils envahissent d'abord la Mandchourie leur voisine. Ils s'approchent de Pékin. Le monastère en est assez proche, 100 kilomètres à vol d'oiseau. Par le chemin de fer et les routes, cela demande plusieurs jours. Le couvent est blotti dans les montagnes, mais sa tranquillité est menacée. Des groupes de soldats fuyards cherchent refuge dans les montagnes. Les armées chinoises connurent un temps de déroute. Le monastère vit des bandes roder autour des bâtiments. Un des moines raconte :

*Le révérend père abbé fit distribuer les fusils, en nous recommandant de ne pas tuer, mais seulement de blesser les assaillants éventuels... Pendant plusieurs mois, un fusil Mauser pendit à la muraille de notre petit cabinet du noviciat. J'étais le seul combattant, les novices formaient l'échelon : ils devaient assurer le ravitaillement et les liaisons. Heureusement, les pillards, nous sachant prêts à nous défendre, ne nous attaquèrent pas.*

*Des guérillas occupèrent le pays autour de Yang-Kia-Ping. L'armée communiste, qui s'appelait à ce moment la huitième armée de route, petit à petit enrôla les guérillas dans ses rangs ; et dès 1938 s'instaura l'administration civile communiste. Depuis lors le monastère resta entre deux feux. Les Japonais, périodiquement, faisaient des incursions devant lesquelles s'écartaient les communistes, et en profitaient pour brûler les villages et les récoltes des pauvres paysans. Un colonel anglais, attaché militaire à Pékin, débarqua au monastère. Nous l'accueillîmes avec l'hospitalité de règle. Après un repos de deux jours, il*

---

34) Archives familiales.

35) *Monaci nella Tormenta*, Moines dans la Tourmente, Citeaux, 1991, p. 171.

*demanda à être conduit vers le chemin de fer. Il parvint ainsi à Choang-Choutze, non sans avoir expédié un messenger à Pékin, à l'effet d'obtenir un sauf-conduit japonais, nécessaire pour continuer son voyage. Ce sauf-conduit fut refusé par les autorités de Pékin, et un jeune lieutenant anglais fut envoyé pour rechercher le Colonel. Le lieutenant fut filé par la police japonaise jusqu'à la cure de Chouong-Choutze, où lieutenant, colonel et curé furent arrêtés ensemble. Le colonel, interrogé par les Japonais sur les moyens qu'il avait pris pour passer leurs postes de garde sans être aperçu, finit par dénoncer le monastère, dont les muletiers connaissaient tous les détours des montagnes, contournaient facilement les postes installés par l'occupant. D'où fureur des Japonais, qui menacèrent de brûler la Trappe. A l'incursion suivante qu'ils firent, le père abbé fit mettre dans les grottes les objets précieux et les livres de cœur ; on parvint toutefois à calmer la colère des militaires en montrant les registres de l'hôtellerie en règle ; ils nous épargnèrent.*

*Un dimanche de juillet, à l'heure de la prière de none, le monastère fut cerné par une troupe de deux cents individus. Les palabres s'établirent aussitôt à la porterie. Les religieux cherchèrent à savoir s'il s'agissait de troupes régulières, venues en accord avec le sous-préfet communiste. Au bout de cinq heures, une certitude ayant été obtenue sur ce point, nous laissâmes occuper militairement le monastère. Les rouges soumièrent plusieurs religieux chinois à la torture dans l'espoir de découvrir des armes qu'ils supposaient cachées. Le père Antoine Fao, sous-prieur, fut suspendu plusieurs heures par les bras ramenés en arrière. Le frère Bernard, lui, fut suspendu par les pouces, tandis que le frère Georges fut exposé aux intempéries demi-nu. L'occupation du monastère dura cinq jours, pendant lesquels les communistes fouillèrent partout, déplaçant les meubles et soulevant les planchers... Dès ce moment, je compris que, si le régime se prolongeait, les jours du monastère seraient comptés. A la prochaine occupation, les derniers vestiges de politesse chinoise s'effaceraient pour faire place à la brutalité<sup>36</sup>.*

La vie du monastère se poursuivait dans la paix des moines. La cloche sonnait en son temps et résonnait dans la vallée, la prière séculaire et sereine montait dans la chapelle aux heures prévues, rien n'était changé. Une incertitude planait sur le couvent.

## **Des nuages planent aussi sur la France**

La guerre sino-japonaise se poursuit, les moines sont inquiets pour leur avenir. Les nouvelles d'Europe leur parviennent. La France est entrée en conflit avec les Allemands. Auprès comme au loin, l'inquiétude grandit. Frère Augustin écrit à sa nièce, Mathilde. Nous allons le voir, c'est par un deuil terrible que s'ouvre cette missive. Mathilde vient de perdre un enfant, Roger avait onze ans. Il était malade depuis des mois. Nous transcrivons toute la lettre. Elle donne ainsi l'ambiance du couvent et du moine.

*MONASTERE*

*De Notre-Dame de la Consolation*

*YANG-KIA-P'ING*

*Par HWAILAI, via Pékin*

*(Chine)*

*28 Février 1940 J.M.J.B.*

*Bien chère Mathilde,*

*Ta bonne lettre du 10 dé bre [décembre] 1939 m'est enfin parvenue, en même temps qu'une lettre de ta cousine Joséphine. Je ne veux pas tarder à t'en remercier, tant à cause de tes bons sentiments, qui, malgré tes grandes occupations, t'ont fait prendre le temps de m'écrire, qu'à cause aussi des bonnes nouvelles qu'elles m'apportent et qui en me tirant de*

---

36) *Monaci nella Tormenta*, déjà cité, p. 168-169-170.

*l'angoisse où cette guerre m'avait jeté, à ton sujet, me donne l'occasion de remercier Dieu de Sa protection. Pas de mobilisé dans la famille c'est déjà pour moi une grande consolation, mais, je m'en réjouis surtout, parce que, je le sens, la présence de ton cher Mari auprès de toi est une force pour t'aider à accepter et à surmonter la douleur où t'a jeté la grande épreuve, pour laquelle Dieu vous a visités, en rappelant à Lui notre petit Roger. Je te dis alors, Bien Chère Nièce, que quels que soient les desseins de la Divine providence, tout est pour notre plus grand bien, oh ! combien je me sens porté aujourd'hui à te dire : Console toi, Chère Mathilde, ton petit Roger ne t'a pas quitté ... que le souvenir de tous nos chers défunts et l'espoir de les retrouver nous anime et nous fasse vivre notre foi en toute sincérité. Mais laisse moi enfin te remercier et, par toi vous tous, des vœux sincères de bonne année que tu m'exprimes ; mon cœur y a été très sensible. J'espère que ta chère maman a reçu ma dernière lettre, où je lui exprimais aussi ceux que j'ai formés pour vous tous et a bien voulu vous en faire part. Oui, espérons que cette nouvelle année nous apportera la fin de la guerre et la paix dans la justice. C'est à souhaiter pour tous, mais nous l'espérons ici encore plus vivement que vous. Car, sans parler des victimes tombées sur les champs de bataille, que de misères a procuré cette terrible guerre partout. Tu me parles de vols d'avion dans vos régions ; hélas ! plus d'une fois, nous les avons vus ou entendus au dessus de nos têtes, ou pas loin de nous, et avons entendu les détonations des bombes écrasant les villages à quelques kilomètres de chez nous. Par là encore que de victimes innocentes et que de misères pour le pauvre peuple. Ajoute à cela, le manque de denrées, qui partout se fait sentir de plus en plus et la famine qui s'en suit et tu auras une petite idée des misères et des souffrances de nos contrées. Aussi, on sent que la lassitude commence à se faire sentir de part et d'autre, et tout semble annoncer que la paix ne saurait tarder. Mais quand ? comment pourra se faire cette paix ! Dieu seul le sait. Lui seul tient dans Ses mains les destinées des nations aussi bien que des simples mortels, abandonnons nous à sa Divine Providence et confions nous à son infinie miséricorde. Je me réjouis de vous savoir tous en bonne santé, particulièrement ta bonne maman, renouvelle lui mes sentiments de fraternelle affection. Embrasse bien pour moi tes chères fillettes et ton cher mari, et à l'occasion donne un grand et affectueux bonjour à tous.*

*Grâces à Dieu, ma santé se maintient comme à l'ordinaire. Priez toujours pour moi, comme je ne cesse de le faire pour vous tous et restons ainsi unis de cœurs et de prières en attendant l'heureux rendez-vous dans l'éternelle patrie.*

*Ton oncle qui t'aime et t'embrasse en N. S.*

*Augustin Faure*

*o. c. r.*

*ci joint quelques timbres pour ton cher Mari. J'espère qu'il en trouvera quelques uns qu'il n'a pas. Je ramasse tout ce que je trouve <sup>37</sup>.*

Encore un message plein d'attention. Il y a beaucoup d'humanité dans ses sentiments. Devant ce grand deuil, le moine reflète les réactions habituelles en son temps. Il analyse la situation politique et reconnaît que la communauté a souffert du conflit entre Japonais et Chinois. Il pense entrer dans une période de paix.

## **Un calme relatif**

Faute de documents, nous traversons plusieurs années. Des deux côtés, en France et en Chine, la situation n'est pas facile : pénurie, manque de courrier... Le 15 août 1945, les Japonais se rendent et cèdent à la Chine la Mandchourie et Taïwan qu'ils avaient occupés. L'année suivante, la guerre

---

37) Archives familiales. La nièce Mathilde travaillait à la poste de Boën-sur-Lignon, son mari devait collectionner les timbres.

civile reprendra en Chine entre les Rouges et les nationalistes. Pour le couvent, c'est une période de relative tranquillité. Les Rouges sont toujours là. Un de soldats cherche l'incident avec les moines. Le père abbé du monastère est arrêté, il s'agit de dom Alexis Baillon. Un autre moine, le père Maur Bougon doit le suivre en prison. Ils vont y rester du 23 octobre 1945 au 17 mars 1946. Le père abbé est accusé, faussement, d'avoir incité le soldat à supprimer son général. Un procès populaire est organisé. Le père Maur répond avec habileté aux dénonciations. Les accusateurs sont confondus, les prisonniers libérés, le sous-préfet en sort furieux. Dans les jours qui suivent, le père abbé rentre en Europe pour des réunions de congrégation, il ne reviendra pas en Chine. Un moine chinois est nommé à la tête de la communauté : le père Michel Shu ; Il appartient à la famille d'un mandarin célèbre. Les membres de cette famille se sont convertis au XVIII<sup>e</sup> siècle sous l'influence du père jésuite italien, Matteo Ricci. Michel est devenu prêtre. Il a attendu 10 ans pour que son évêque l'autorise à entrer à la Trappe, en 1938<sup>38</sup>.



Dom Alexis Baillon,  
père abbé de Notre-Dame-de-la-Consolation

### **Echos de la situation difficile au monastère**

En France et en Chine, on est revenu à la paix. Cependant, les communications sont paralysées entre les deux pays. La période des vœux n'a pas permis les échanges habituels. L'espace d'une éclaircie, le moine reprend la plume. C'est la pénurie, l'encre est faiblarde. Frère Augustin reste très proche des siens. Une lettre est conservée par la famille. Elle décrit la situation, l'équilibre est fragile. Nous ne savons pas à qui cette missive est destinée, elle fait partie des reliques familiales.

*N. Dame de la Consolation*

*20 Mai 1946*

*Bien chère Sœur,*

*A peine, cette longue et si triste guerre était-elle finie que je m'empressais, dès le mois de Sept bre [septembre] dernier, de vous écrire, tant il me tardait d'avoir de vos nouvelles ; malheureusement ma lettre est encore ici, non seulement ma lettre n'a pas pu partir, mais*

---

38) Dans *Les Martyrs de Notre-Dame-de-la-Consolation*, 2006, p. 7.

*bien plus pendant ces longs mois nous avons été privés de toutes relations avec l'extérieur et pouvons dire que nous avons plus souffert de l'après-guerre que durant la guerre. Enfin une détente semble se faire et je m'empresse de refaire ma lettre, à présent que cette fois ci elle pourra partir ; heureux de pouvoir vous donner signe de vie, mais surtout désireux de recevoir de vos nouvelles. C'est là surtout ce qui me tient à cœur, car je n'en doute pas, vous avez dû vous aussi souffrir pendant ces longues années d'occupation, aussi combien il me tarde d'être par vous mis au courant de votre état actuel et d'avoir des nouvelles de tous petits et grands.*

*Pour moi, grâce à Dieu, je suis encore de ce monde et malgré mes 73 ans je vais toujours assez bien. Pourtant, bien dures et bien pénibles ont été pour nous ces longues années de guerre, et, ironie des choses, c'est moins du côté des Japonais nos ennemis proprement dits, que nous avons eu à souffrir, que du côté chinois, qui durant toute la guerre se sont maintenus dans nos montagnes. De la guerre proprement dite nous n'avons subi qu'un tout petit bombardement. Un seul avion, qui lança 3 bombes, dont l'une tomba sans éclater, la seconde éclata dans le jardin, sans dégât et la 3<sup>e</sup> fit un trou dans le toit du dortoir, ce qui fut d'ailleurs bien vite réparé. Sauf ce petit incident, nos relations avec les autorités japonaises furent toujours bonnes, et c'est bien grâce à leurs secours que nous avons pu subsister.*

*Mais de l'autre côté, que de tracas et d'ennuis surtout de la part de l'armée rouge, qui travaillait bien plus à propager le communisme dans le pays qu'à se battre avec l'ennemi. Comme depuis le début de la guerre, nous avions un poste japonais à deux kilomètres de distance, n'osant se montrer pendant le jour, c'est toutes les nuits que nous avions la visite de ces indésirables. On aurait dit que notre monastère était un magasin inépuisable pour subvenir à tous leurs besoins. Combien alors notre situation était critique. Placés ainsi entre les deux camps, soupçonnés de part et d'autre, quelle prudence il nous fallait pour éviter les accrocs qui auraient pu avoir de tristes conséquences.*

*Tout cela, grâce à Dieu est passé, et tous ces petits ennuis ont été peu de chose, aussi pouvons nous dire, qu'au fond nous avons peu souffert de la guerre. Bien plus, nous avons été l'objet d'une protection divine toute particulière, et notre vie aux yeux même des païens fut un véritable et continu miracle. Dans ce pays de montagnes tous les transports se font à dos de mulet et ce qui faisait l'étonnement de tous, c'était de voir nos muletiers circuler librement dans le pays. Nous avons en effet toujours obtenu de part et d'autre tous les passeports et permissions nécessaires pour subvenir à notre subsistance.*

*Il va sans dire que pendant ces années de guerre, nous dûmes en toute chose nous restreindre et vivre la vie des plus pauvres du pays. Dès le début, les denrées augmentant de prix, nous laissâmes le pain et le riz de côté, pour nous contenter du millet qui devint notre nourriture ordinaire. Mais le millet montant à un prix exorbitant nous nous vîmes obligés de le remplacer par le maïs et même par le sorgho. De tout cela, on dit que l'un est, on ne peut plus diurétique, avec l'autre, on n'a pas à craindre la constipation. Pourtant, malgré ces petits inconvénients, le tout était trouvé délicieux, tant il est vrai que la faim sera de tous les apéritifs le meilleur. Enfin, nous avons tjrs [toujours] eu le nécessaire : sucre, café etc. depuis de longues années nous n'en connaissons plus ni le goût, ni la couleur. Quoi qu'il en soit nous ne pouvons que remercier Dieu de nous avoir si admirablement protégés et en plus d'une circonstance de nous avoir sauvés.*

*Nous espérions que la paix nous apporterait des jours meilleurs, hélas ! il n'en est rien et tout fait croire que cela tournera au pire. Qu'en sera-t-il <sup>39</sup> ?*

Frère Augustin écrit au mois de mai. La nature doit être belle autour du monastère. Les nombreux abricotiers (40 000) portent des fruits. Les terrains sont cultivés. Le torrent descend des montagnes

---

39) Archives familiales.

et arrose les terres. Les montagnes dominent la vallée. La fameuse Muraille serpente sur les sommets. La vie s'écoule avec des inconnues. Les mémoires gardent les traces des plaies supportées en silence. La France se relève lentement des années d'occupation.

Au couvent, la prière continue. Jour et nuit, la cloche tinte et appelle à la prière. Le silence religieux règne sans détour. Lentement les moines entrent au chœur pour chanter Dieu. On n'entend que le froissement des bures. Le père abbé donne le signal de l'inclination devant la présence divine. L'organiste donne la note du chant. Le choriste de service entame l'hymne. Les psaumes sont alternés, d'un chœur à l'autre, dans la paix. Le climat de sérénité l'emporte sur toutes les tracasseries de la vie. Le chant latin monosyllabique monte vers Dieu. Les frères chinois donnent leur voix. A l'entrée de la nuit, le supérieur prie pour chaque moine qui passe devant lui. Un seul cierge éclaire le vaste édifice. Marie invoquée veillera sur eux tous et sur les frères absents du couvent.

## **Dernière lettre : le testament**

Une nouvelle fois, frère Augustin prend la plume et écrit à sa famille. C'est entre mai et septembre. C'est un peu son testament spirituel. Les nationalistes et les Rouges sont toujours face à face. A tour de rôle, ils interviennent dans le couvent. Nous pouvons imaginer le désarroi des moines. Ils restent sereins dans la prière mais, sans cesse, ils sont gênés dans leur programme de journée. Le jour, ce sont les nationalistes, la nuit c'est au tour des Rouges. Frère Augustin prend une feuille de papier toute simple, l'encre est violette. Son courrier est ni signé, ni daté. Le moine devait attendre un porteur fiable. Simplement au sommet de la page, il trace une petite croix, alors que souvent il indiquait les trois initiales J.M.J. (Jésus Marie Joseph). Il n'indique pas de destinataire, seulement dans le déroulement de la lettre, on voit qu'il écrit à sa belle-sœur Philomène. Il la nomme sa sœur. Le porteur de la lettre l'expédiera de Paris. Le tampon de la poste sur l'enveloppe indique la gare Saint-Lazare. C'était le 9 septembre 1946. En voici le texte intégral : un précieux **testament**.

*Ultime lettre d'Augustin  
Postée de Paris, gare Saint-Lazare  
19 septembre 1946  
madame V<sup>ne</sup> Philomène Faure  
route de St Etienne Moingt  
par Montbrison LOIRE  
(pas de destinataire nommé)*

+

*Dieu seul le sait, que sa volonté soit faite ! Il nous a gardés jusqu'ici. Il saura nous garder encore, abandonnons-nous pleinement à sa divine Providence.*

*A la fin de la guerre tout nous faisait croire que les rouges abandonneraient nos parages pour se diriger plus au Nord, vers la Mongolie. Il n'en est rien non plus ; bien au contraire ils semblent se fortifier, et le communisme gagne du terrain. Déjà nous en avons éprouvé le résultat et notre Révérend Père Abbé, avec trois prêtres et quatre frères ont passé 6 mois en prison chez eux. Heureusement tout s'est bien terminé et nous jouissons actuellement d'une paix relative. Cela durera-t-il longtemps ? Fiat ! Par ailleurs la paix ne nous a apporté aucun bon résultat encore. Ni les communications, ni la poste ne sont rétablis, et par ailleurs tout continue à augmenter de prix. En un mot la situation est plutôt triste et tout semble faire craindre une guerre civile entre socialistes et communistes. Envers et contre tout, confiance toujours ! et malgré tout nous continuons notre vie de prières et de pénitence, en attendant des jours meilleurs.*

*Vous voudrez bien, chère Sœur, communiquer ma lettre à tous et me rappelant à leur bon souvenir, les assurer que malgré ce long silence forcé, mon cœur n'a oublié personne et je me suis toujours fait un devoir de prier chaque jour pour tous. Veuillez ne pas tarder à m'écrire,*

j'ai hâte d'avoir des nouvelles de tous. J'espère que ma chère Mathilde saura trouver le moyen (soit par avion, soit par la Sibérie) pour que votre lettre m'arrive le plus tôt possible.

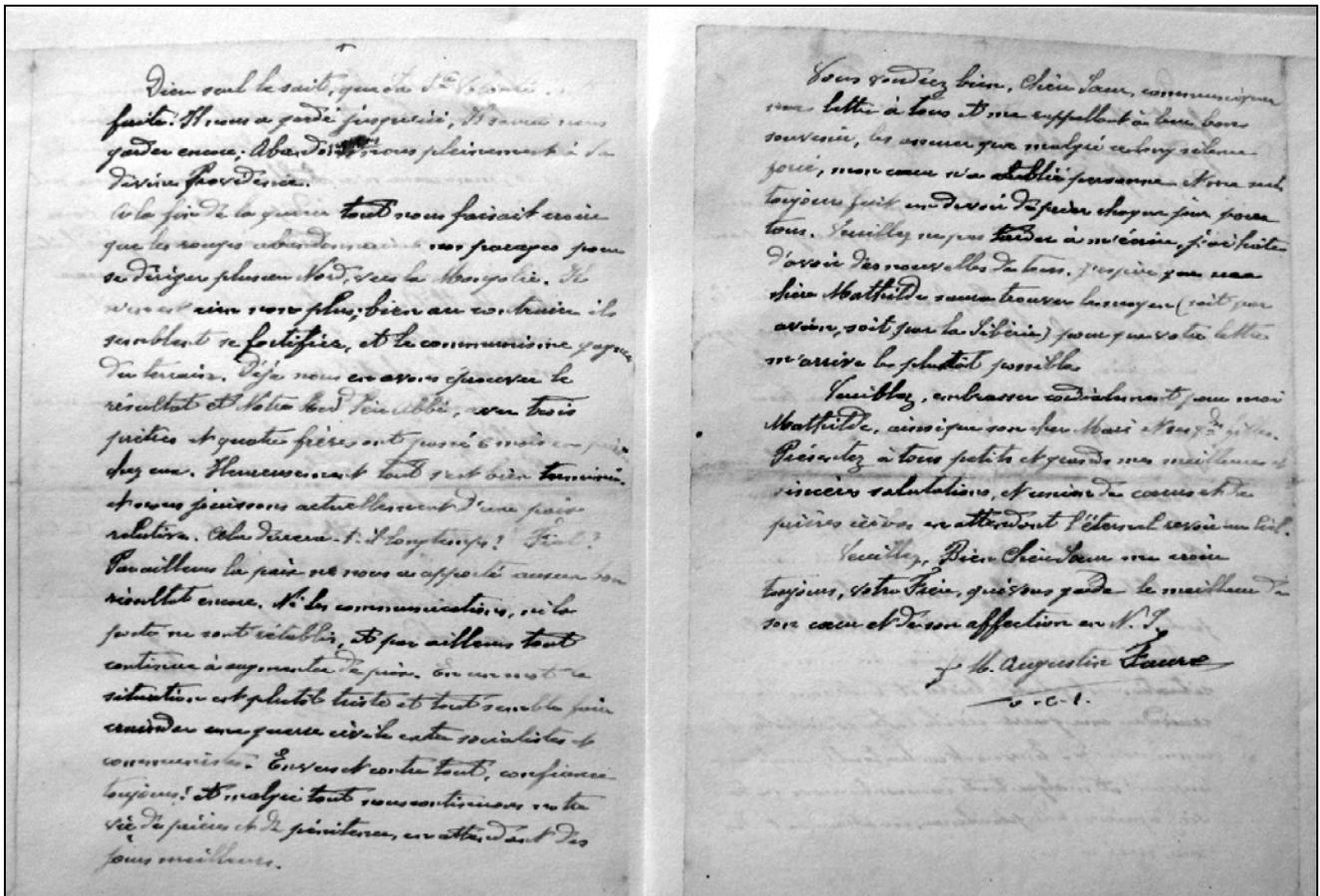
Veillez embrasser cordialement pour moi Mathilde, ainsi que son cher Mari et ses gr=des [grandes] filles. Présentez à tous, petits et grands mes meilleures et sincères salutations, et union des cœurs et les prières ici bas, en attendant l'éternel revoir au Ciel.

Veillez, Bien Chère Sœur me croire toujours, votre frère, qui vous garde le meilleur de son cœur et de son affection en N.S. [Notre Seigneur]

f M. Augustin Faure

o.c.r. [ordre cistercien réformé]<sup>40</sup>

Cette fois, il n'est plus question de timbres. Le moine et ses frères n'ont pas reçu beaucoup de courriers. Et puis, la situation n'est pas stable. Plusieurs frères ont connu la prison. Frère Augustin attend des nouvelles. Il espère aussi des jours meilleurs et par-dessus tout, il sait que les retrouvailles sont prévues au ciel. Un mot latin résume cette ultime lettre : *Fiat !* Que la volonté de Dieu soit faite ! C'est une parole d'abandon confiant. La belle-sœur Philomène va se réjouir un moment de cet envoi. Puis au bout de quelques semaines l'inquiétude va s'installer dans toute la famille. Ils ne vont rien recevoir en ces derniers mois de 1946, ni en 1947.



## Un Forézien dans la tourmente

Nous voici dans les premiers mois de 1947. Ils se passent dans l'incertitude au couvent. Les nationalistes et les Rouges rodent dans la région. Après bien d'autres Foréziens, Frère Augustin va entrer dans la tourmente. Dans le passé, des Foréziens ont souffert des bandes de pillards, d'autres

40) Archives familiales.

ont été surpris par les attaques des protestants, au temps du baron des Adrets, d'autres enfin seront touchés par la répression de la Révolution. L'enfant de Verrières, lui, va connaître un véritable calvaire pendant plusieurs mois. Son nom va s'inscrire sur la longue liste des innocents. Dans la vallée, le tintement de la cloche du monastère monte encore. La vie est toujours partagée entre la prière et le travail.

Passons aux acteurs de cette tragédie. A la tête, il y a Li Tui Shih, c'est le responsable fidèle aux ordres de Pékin. Sous sa botte, il bénéficie d'une troupe de soudards sans cœur, quelques rares sont plus enclins au respect vis-à-vis des moines. Dans les villages voisins, il y a une population reconnaissante à la présence des moines, ils ont bénéficié de leur protection, mais la foule est souvent versatile, ils ont été modelés dans ce sens-là. Enfin, les moines, isolés, sans défense, aux mains nues, peut-être jaloués pour leurs réussites agricoles.

## **Premier acte : le procès**

Quelques moines ont échappé au drame. Ils ont pu raconter les événements. Au mois d'avril 1947 dans les villages proches de l'abbaye, les agents Rouges préparent la population à la tenue des procès. Le 2 juillet, le premier se tient dans un village voisin. Les accusés sont des frères chinois : Chrysostome et Séraphin. L'objet de l'accusation porte sur la fondation du monastère en 1883 et sur l'attitude des moines durant la guerre des Boxers en 1900. En fait, les deux frères accusés sont nés bien après les événements. En conclusion, il faut que le monastère paie ! Dans la nuit du 8 au 9 juillet, c'est le pillage du monastère. Environ 3 000 personnes déferlent sur l'abbaye. On emporte couvertures, literie et habits divers. Le 9 au matin, les pères célèbrent les messes et consomment les hosties par précaution. C'est peut-être bien la dernière messe au couvent. Un deuxième pillage se déroule. Avec astuce, le frère sacristain arrive à soustraire, un moment, les coupes d'argent, des objets du culte, et la crosse du père abbé. Un autre interrogatoire est lancé. Frère Augustin y comparait, il s'est fait passer pour le supérieur afin de protéger le jeune frère chinois responsable. Le 14 juillet, il est donc accusé et présente sa défense. Il est frappé par les gardiens. Dans l'après-midi, les trois accusés sont exposés longuement, torse nu, au chaud soleil de l'été <sup>41</sup>. Tous les moines sont enfermés dans un dortoir. Frère Augustin ne sera plus mis au banc des accusés, on craignait ses arguments. Des frères sont bastonnés.

La sentence tombe. Le tribunal populaire donne le résultat de ses délibérations : les moines sont tous condamnés à mort. Cependant l'exécution relève des autorités supérieures. Condamnés, les moines sont traités avec dureté et violence. Ils reçoivent un maigre repas par jour. Cela ne change guère du régime de la trappe. Pendant un mois les interrogatoires se poursuivent sur les liens supposés avec les nationalistes. On les sonde sur leurs opinions sur le communisme et sur des activités d'espionnage avec l'ennemi. Enfin, les communistes vendent le monastère. Nous pouvons seulement imaginer les réactions des trappistes en général et donc celles de frère Augustin. Tout est intérieur puisqu'ils ne peuvent communiquer, cependant par signes, ils peuvent se transmettre des encouragements. A leur mémoire reviennent les paroles des psaumes qu'ils ont chantés si souvent. Particulièrement, quelques phrases du psaume 79 peuvent habiter leur méditation : *Seigneur, du haut des cieux, regarde et vois ; visite cette vigne, celle qu'a plantée ta main puissante. La voici détruite, incendiée...* Les moines ont l'habitude de transposer les allusions des psaumes à la réalité. La vigne incendiée c'est leur monastère.

## **La longue marche**

Dans la nuit du 12 août, nouvelle intervention du chef Li Tui Shih ; l'arrivée des nationalistes est annoncée, il faut quitter les lieux au plus vite. La triste caravane se met en route. Les moines sont

---

41) *Les martyrs de Notre-Dame-de-la-Consolation*, déjà cité, p. 6.

ligotés solidement, liés par des fils de fer, souvent enfoncés dans les chairs des bras. Ils sont chargés des affaires et des provisions des soldats gardiens. Frère Bruno de 82 ans meurt en route. Quand on apporte la pitance, les prisonniers ne sont pas déliés, ils doivent s'agenouiller et manger comme des animaux, devant l'écuelle d'un bouillon infâme. Deux autres frères trappistes meurent. Puis la troupe revient au monastère en partie brûlé. Le 29 août, on repart. On traverse des gorges tortueuses, en direction des montagnes, sous la pluie, le vent et le froid. On arrive au col au milieu d'un violent orage. Souvent les moines sont frappés à coup de crosse de fusil. Le moine auvergnat, Guillaume Camborieu, âgé de 72 ans, est porté sur un brancard par un jeune moine chinois. C'est la chute sur le chemin pierreux, le moine meurt tragiquement. Ses frères ne peuvent prier près de lui. Il est abandonné au bord du chemin, ses restes seront la proie des bêtes.

Le 30 août, le feu est mis aux bâtiments du monastère.

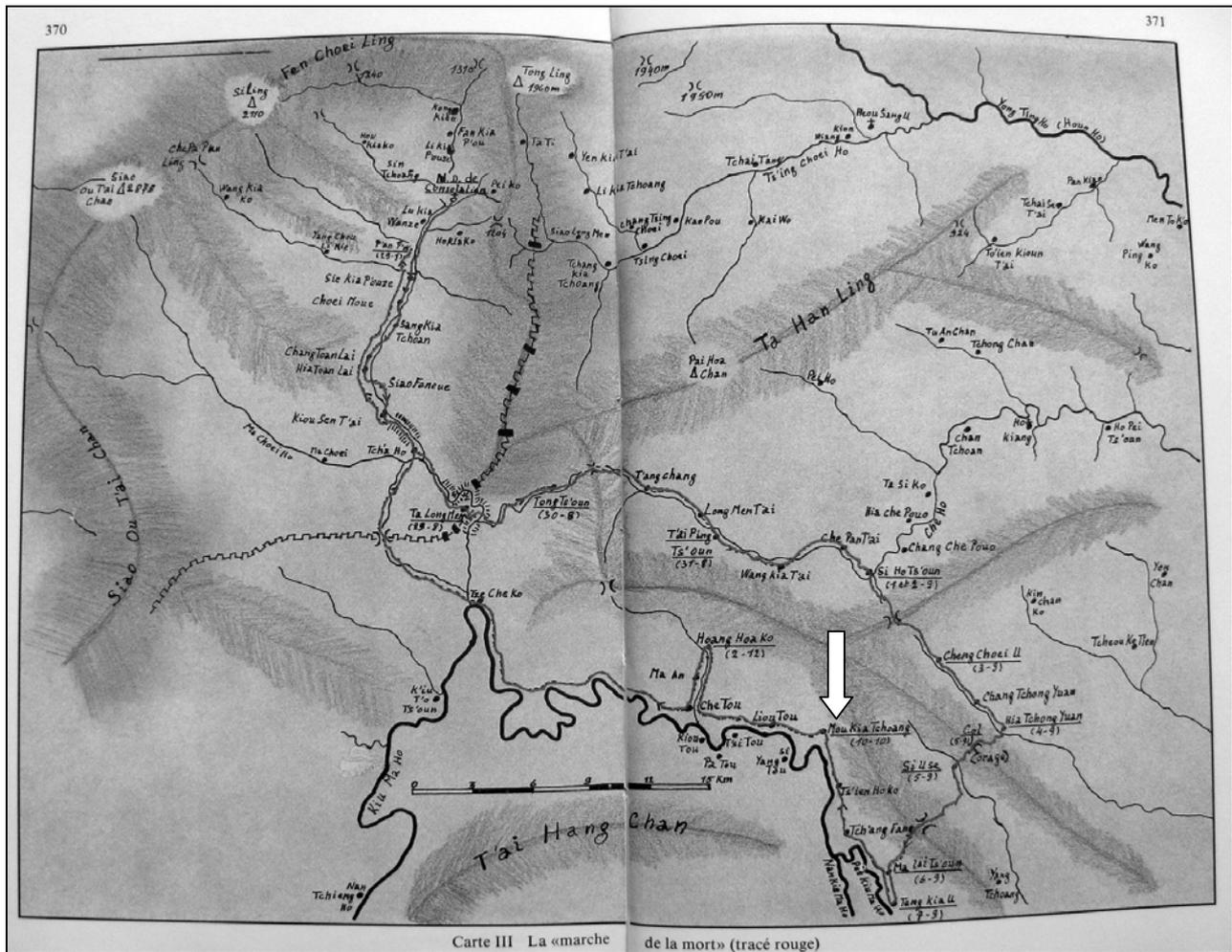


*Ils doivent s'agenouiller et manger comme des animaux...*

Le 7 septembre, on s'arrête au village de Pengkian. Les soldats enferment les trappistes dans des lieux froids et obscurs. Les interrogatoires reprennent, les tortures et les privations se poursuivent. Courant septembre plusieurs moines meurent sans l'entourage spirituel qu'ils peuvent connaître dans leur trappe. En haut lieu, fin septembre, la sentence de mort est refusée. Le chef Li Tui Shih et ses assesseurs sont déçus et frustrés, mais poursuivent encore leurs sévices. On est à 50 kilomètres du monastère. Le chef est obligé de renvoyer les moines par petits paquets. Les prêtres ne sont pas libérés tout de suite. Le chef poursuit son emprise. Le 13 octobre, frère Antoine (chinois) est épuisé, il a porté des moines plus âgés pendant les nombreux transferts. Il meurt, probablement empoisonné. On est au village de Moukiatchoang.

Le 18 octobre, c'est au tour de notre frère Augustin de rendre l'âme. Dans le récit du père Jean-Marie Struyven, nous lisons : *Le père gisait, mourant, sur le lit de briques qui est habituel en Chine du nord. Dans son agonie, il soupirait : Wo k'o ce qui veut dire J'ai soif. Le satellite de garde entra*

et lui dit : "Toute ta vie, tu as invoqué le maître du ciel, et maintenant il ne te donne pas à boire. Mais moi je puis le faire"<sup>42</sup>. On croit entendre les réactions des Évangiles, au pied de la croix de Jésus. Frère Augustin semble avoir été empoisonné. Il est âgé de 74 ans. On le laisse dans une sépulture bien sommaire. Ses frères moines présents prient intérieurement. Sa longue marche se termine, elle a duré près de trois mois. C'est le jour où les gardes sont renouvelés et semblent moins mauvais. Sur la route de Pékin, des moines meurent, d'autres arrivent épuisés, recueillis par de communautés chrétiennes, on parle des frères maristes, disciples du père Champagnat. Ils se regroupent dans une laiterie. Il y aura 33 victimes. Par divers chemins, les rescapés pourront se regrouper, ils seront 71. Quelques frères furent sélectionnés et subirent des lavages de cerveau, en vue d'en faire des dénonciateurs. Que sont-ils devenus ?



La flèche indique le lieu où est mort frère Augustin

## En France, un courrier fait peser l'inquiétude

Nous revenons en France. La famille a déjà été remuée par la lettre-testament de frère Augustin. Le 17 novembre 1947, un nouveau courrier part de l'abbaye de Sept-Fons, dans l'Allier. Dom Alexis Baillon est le père abbé de Notre-Dame-de-la-Consolation. Ses supérieurs lui ont demandé de quitter la Chine, il est revenu en France, mais il a gardé des liens avec ses moines, autant qu'il a pu. Il a aussi des liens avec la famille du moine forézien. Il a vécu des années avec frère Augustin. Comme il vient de recevoir de mauvaises nouvelles, il en fait part aux nièces du moine. Il écrit ces quelques lignes qui résument la situation.

42) *Monaci nella Tormenta*, déjà cité, p. 193.

*Voici les dernières nouvelles que nous avons reçues, elles viennent de sources différentes et nous vous les relatons telles que nous les avons apprises.*

*Le 8 juillet 1947, tous les religieux ont été emprisonnés dans le monastère même, la plupart à l'église. Le 30 août, les communistes les ont emmenés à environ 30 kilomètres de là et après avoir pillé le monastère l'ont complètement incendié.*

*Le soir même arrivait l'armée nationaliste qui avait préparé une expédition militaire pour la délivrance des Religieux, mais elle ne trouvait plus que des ruines.*

*Il semble qu'il n'y ait pas eu de religieux massacrés à proprement parler mais 12 d'entre eux sont morts de misère et de faim.*

*Vers la mi-octobre, les communistes ont libéré un certain nombre de religieux, leur enjoignant de retourner dans leurs familles.*

*Cinq d'entre eux arrivaient à Pékin quelques jours plus tard dans un accoutrement indescriptible, vêtus plus misérablement que des mendiants et épuisés de fatigue et de privations.*

*Ils ont déclaré que leurs confrères que les communistes n'ont pas encore libérés, soit une bonne quarantaine - et plus particulièrement les 14 prêtres dont le Père Michel, Supérieur délégué, étaient mal traités. Beaucoup ont les fers aux pieds, des chaînes aux mains. On signale que certains d'entre eux ont les mains liées derrière le dos avec des fils de fer si fortement serrés que la chair en est meurtrie et les os mis à nu. Plusieurs ont été battus de 100 à 150 coups de bâton ou de fouet.*

*Vraisemblablement nous apprendrons bientôt que d'autres ont succombé car au moment où ceux qui ont été relâchés (sans d'ailleurs ils puissent s'expliquer pourquoi ils ont été désignés de préférence aux autres) ont quitté le lieu d'internement, le Père Augustin Faure et le Père Drost (hollandais), les seuls prêtres européens encore vivants, étaient très malades et près de leur fin<sup>43</sup>.*

Ce récit montre que le monastère a été un enjeu entre les Rouges et les nationalistes. Pour sa part, la famille se prépare au pire.

## **Loin du Forez, il repose**

Entre Pékin et la Muraille de Chine, frère Augustin repose, à Moukiatchoang. Ses restes sont peut-être dispersés, les chrétiens ont recueilli ce qu'ils ont pu. Louis Joseph a trouvé la véritable consolation. Une fois de plus, il a été conduit là où il ne pensait pas se rendre. Le vent tombant de la Muraille souffle sur lui. Il ne souffle pas la haine mais la paix et le pardon. Les montagnes du Forez lui ont forgé un tempérament généreux et débordant. Pendant 37 ans, dans son couvent, il a été un témoin de la gratuité. Sa famille et les communautés chrétiennes de Verrières et du Forez garderont son témoignage. A la suite de saint Jean-Pierre Néel, de saint Jean-Louis Bonnard et de saint Jean-Marie Vianney, il sera honoré comme un beau fruit de cette mentalité rurale. En terre de Chine, ce germe jeté en plein vent, fécondé par le sang des martyrs, un jour, portera des fleurs et des fruits inespérés.

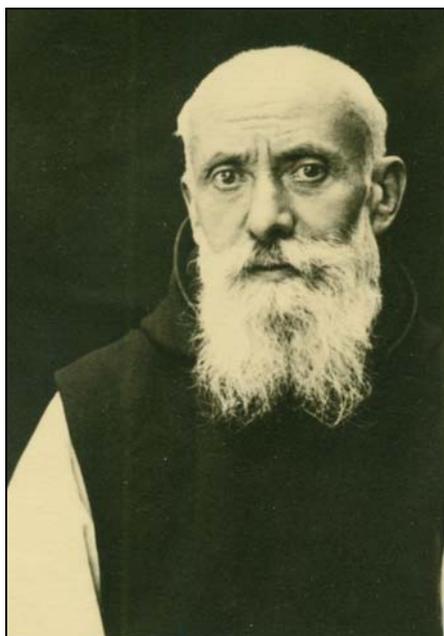
**Daniel Allezina**

31 janvier, 2012

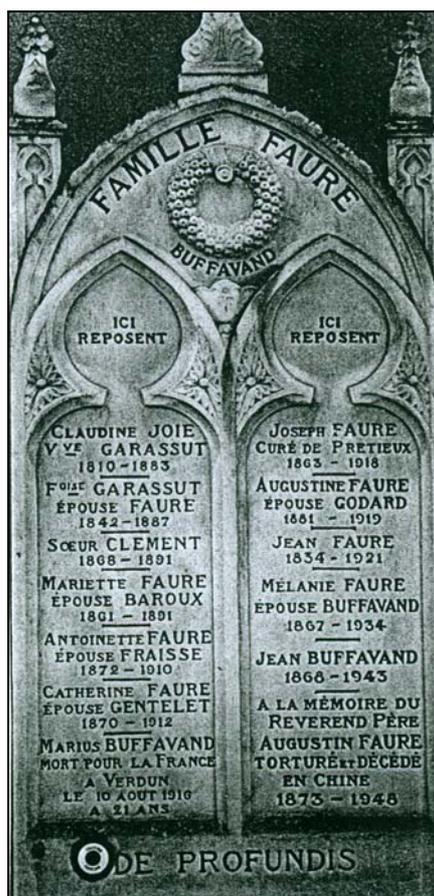
En la fête de saint Jean Bosco  
qui avait suggéré de donner à l'abbaye  
le titre de Notre-Dame-de-la-Consolation

---

43) Archives familiales.



Frère Augustin Faure  
dans les dernières années de sa vie



Pierre tombale de la famille Faure au cimetière de Verrières  
Au bas de la pierre tombale de famille, à Verrières,  
on remarque la place faite au moine tombé en Chine.  
La date de sa fin est 1947 (et non 1948)

# Appendice

## 5 décembre 1947

Ce jour-là, la longue marche du frère Aelrede Drost se termine. Elle a duré plus de 5 mois dans les intempéries et les sévices. Ce frère était d'origine hollandaise, né à Amsterdam. Il avait été moine à Tilburg, ville du centre des Pays-Bas. Puis il a été volontaire pour venir en Chine. Il était instruit et cultivé. Au temps de la guerre sino-japonaise, il avait été placé en camp de concentration. Durant la longue marche, les bourreaux lui demandaient de chanter des airs de son pays, il avait une voix agréable ; il s'y pliait sans ménagement. Chaque jour, il trouvait la force de réciter la prière des psaumes, comme au monastère, par cœur. Malgré la fatigue et la faim, il avait gardé toute sa lucidité. Il signalait les jours de la semaine, il n'avait pas oublié les jours de fête. Il est important de signaler ce fait, bien des moines avaient été déshumanisés.

## 15 janvier 1948

Nous revenons au village de Verrières, par une froide journée d'hiver, en janvier. Le curé de l'époque, le père Fontimpe, vient de recevoir un courrier de l'abbaye de Sept-Fons. Le père Alexis Baillon, revenu de Chine, lui annonce le décès de frère Augustin. Il annonce que lui-même va faire le déplacement à Verrières pour célébrer un office à sa mémoire. Voici quelques lignes de ce courrier reçu par le curé.

*Le Père vient de mourir tout dernièrement avec 5 autres pères et 8 frères convers. Tous sont morts de faim, de froid, de misères ou peut-être même empoisonnés... Il me semble que quand j'ai quitté la Chine, le bon père Faure m'avait dit qu'il avait encore un neveu ou une nièce. Mais il ne m'avait pas donné d'adresse. Je vous demande donc d'avertir sa famille s'il en a encore. En tout cas, c'est un enfant de la paroisse et comme on peut presque le considérer comme un martyr, j'ai lieu de vous en avertir.*

*Je suis le père abbé de Notre-Dame-de-la-Consolation, revenu il y a un an après avoir connu, moi aussi, la prison et les fers.*

*Priez pour ma pauvre communauté dispersée. 16 religieux dont 12 prêtres sont encore entre les mains des Rouges.*

*Mon monastère a été livré au pillage et complètement détruit. 60 années de travaux anéantis ! Que la volonté de Dieu soit faite !...<sup>44</sup>*

On peut remarquer la familiarité du père abbé envers frère Augustin qu'il qualifie de «bon père».

La famille avertie et les paroissiens aussi ont répondu à l'appel à la prière. La cérémonie a été très suivie. Le moine a pu donner des détails sur la vie à l'abbaye de Chine. Les jours suivants, il est venu prier au monastère des Clarisses de Montbrison. Le 16 janvier, il a donné une conférence aux religieuses<sup>45</sup>. Il aurait aussi présenté un exposé aux élèves du petit séminaire, établissement qui a pris la suite du réputé petit séminaire de Verrières, fermé depuis 1905. Le père abbé était reçu par Mathilde, la nièce du moine, à Moingt.

## La nouvelle se répand plus largement

Nous venons de le constater, le désastre de l'abbaye Notre-Dame-de-la-Consolation commence à être connu dans le milieu des moines. En France, des revues s'intéressent toujours aux pays dits de mission. C'est le cas des «Missions catholiques ». Un correspondant, le père jésuite Alphonse

---

44) Relevé de la lettre dans les archives familiales.

45) Annales de la communauté des Clarisses de Montbrison.

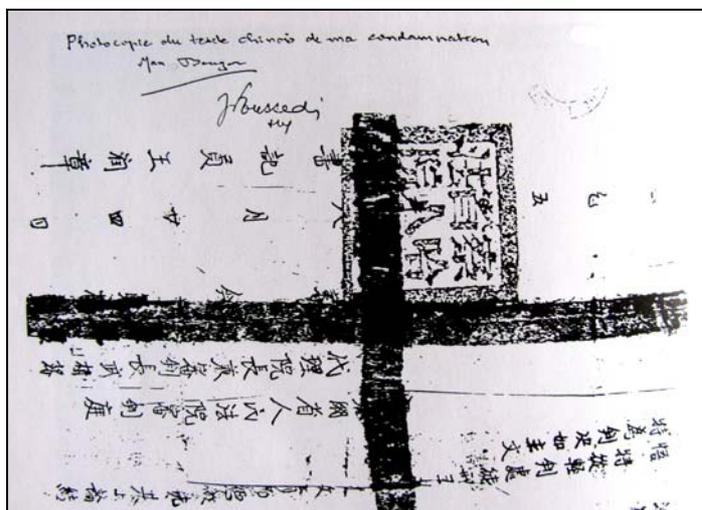
Gasperment adresse un courrier qui est parti de Pékin le 20 juillet 1948, puis parvenu le 15 septembre à Paris. Nous relevons ces quelques notations : « 31 trappistes dont 15 prêtres de Notre-Dame-de-la-Consolation ont ainsi donné leur vie pour le Christ. 34 prêtres ou frères convers ont pu gagner Pékin, où pour vivre, ils s'occupent d'une laiterie que Monseigneur Riberi (nonce) leur a procuré. Sur 19 prêtres européens que comptait le monastère, 15 sont tombés sous les balles des rouges ou sont tombés en chemin, malades, épuisés, sans aucun secours humain... C'est une persécution systématique. »

## La caravane s'amenuise

En janvier, il y a encore un décès par fatigue. Le chef Li Tui Shih va quitter ses fonctions. Il veut finir par un éclat. Il s'acharne sur les frères chinois. Il en met six à part, dont quatre originaires de la Chine du Sud. Il ne les aime pas, lui, il est du nord. Les six condamnés purent faire leurs adieux à des frères qui allaient être relâchés. Frère Chrysostome Chang avait moins de trente ans. Il subit beaucoup de sévices. Il trouva la force de déclarer à ses compagnons : *Nous allons mourir pour la cause de Dieu. Élevons une dernière fois notre cœur vers Lui dans une offrande totale de tout notre être.* Après l'exécution, des chrétiens purent recueillir leur corps, ils furent ramenés à Pékin.

## Le dernier libéré : Dom Maur Bougon

Dans notre récit, nous l'avons déjà croisé. Il était né en 1906 à Amiens (Somme). Devenu prêtre à 23 ans, il choisit de devenir moine à la Trappe du mont des Cats, toujours dans la Somme. En 1929, on demandait des volontaires pour l'abbaye de Chine. Maur se présenta. Frère Augustin le vit arriver, ils furent compagnons. Dom Maur exerçait un ministère dans les paroisses. En 1947, au moment où les moines étaient chassés, il se trouvait curé d'une paroisse au sud de Pékin. Il apprit que Li Tui Shih avait lancé un mandat d'arrêt à son endroit. Éloigné, il avait donc la possibilité de s'enfuir. Au contraire, il rejoint la triste caravane à Huang Hoa Ko. En décembre, il fait une vaine tentative d'évasion. Il est puni par une suspension à une poutre durant 18 heures. Il reste ligoté dans le dos. Quand il retrouve les mains libres, ses pieds sont gelés, il n'a pas pu les couvrir.



Extrait de la condamnation de dom Maur Bougon

Il finit son service de curé dans une paroisse en bord de mer, à Saint-Quentin-la-Motte près de l'église de la Croix, une allée porte son nom. Malgré ses nombreuses épreuves, il s'éteint à 96 ans. Il fit l'objet d'une émission à la télévision régionale. Il était questionné sur sa vie, en particulier sur la période de Chine.

Ainsi la caravane finissait sa triste pérégrination. Les moines cisterciens n'aiment pas que l'on parle d'eux. Nous l'avons fait quand même pour ce Forézien de chez nous : Louis Joseph Faure, devenu frère Augustin. Nous avons voulu montrer comment Verrières l'avait façonné et conduit aux

montagnes de la Muraille de Chine. Il était poussé par une énergie qui passe toutes les murailles et toutes les frontières.

## Religieux trappistes martyrs de Chine

† prov. du Hebei, Chine, de 1947 à 1948

Groupe : « **Chang Chrysostomus et 32 compagnons** »

- Chang Chrysostomus
- Chao Ioannes (Malachias)
- Chang Henricus (Odilo)
- Fou Bruno
- Fan Andreas (Antonius)
- Fan Lucas (Hugo)
- Gao Matthias (Clemens)
- Geng Iosephus (Basilus)
- Wang Liu Philippus
- Wang Simon (Irenaeus)
- Augustin Camborieu (Guillaume)
- Albert L'Heureux (Alphonse)
- Étienne Maury
- Lichang Ioannes (Marcus)
- Li Andreas (Hieronymus)
- Louis Faure (Augustin)
- Liou Ioannes (Amedaeus)
- Liu Augustinus (Alexius)
- Ying Matthias (Aemilius)
- Yuen Thomas (Theodorus)
- Ma Aloysius (Conradus)
- Miao Ioannes Maria
- Qin Paulus (Bartholomaeus)
- Ren Iosephus (Aloysius A Gonzaga)
- Shu Franciscus (Martinus)
- Shu Iacobus (Simon)
- Sui Franciscus Xaverius (Eligius)
- Joseph Drost (Aelrède)
- Zhao Thomas (Bonaventura)
- Zhe Ioannes (Seraphinus)
- Xiu Michaël
- Dian Ioannes Gabriel
- Huang Paulus (Damianus)

Les moines trappistes de Notre-Dame-de-la-Consolation avaient des filiales en Asie. La première s'ouvrit au Japon en 1897, sur l'île Hokkaido. Une autre fondation s'ouvrit en Chine en 1928. C'était près de Zhengding, province de Hebei ; les moines lui donnèrent le titre de Notre-Dame-de-Liesse. C'était au sud de Pékin, dans le diocèse de Cheng-Tingt-Fu. Il y avait une cinquantaine de moines. En 1947, la persécution déferla. La communauté se réfugia à Nibato, province du Sichuan. Les moines connurent les procès populaires. Après de nombreux sévices, deux moines périrent : Vincent Shi et Albéric Wei. Les autres moines purent fuir, ils se regroupèrent à Hong-Kong, au lieu-dit Lantao.

La branche bénédictine des moines était aussi implantée en Chine. Des moines bénédictins belges fondèrent un couvent en Mandchourie, à Yenki, ils venaient de l'abbaye Saint-André de Bruges. C'était en 1922. Ces moines étaient aussi missionnaires ; ils dirigeaient un séminaire. Ils étaient venus par la Corée. Ils subirent la guerre sino-japonaise. Après 1945, à leur tour, ils subirent la pression communiste. Au bout de quelques années, ils fermèrent le couvent. Les frères qui étaient d'origine coréenne revinrent en Corée du Sud et fondèrent un couvent à Weagwan. Ils sont aujourd'hui une cinquantaine de moines. Un autre groupe de moines belges vint ouvrir un couvent à Xishan, en 1922, dans le diocèse de Chendgu, près de Pékin. C'était l'abbaye Saint-Pierre-et-Saint-André. La pression des Rouges poussa la communauté à se disperser. Les derniers moines quittèrent les lieux en 1952. Ils se réfugièrent aux Etats-Unis et fondèrent une nouvelle abbaye à Walyermo, en Californie. Aujourd'hui, ce monastère Saint-André compte une vingtaine de moines (voir *Bulletin de l'Alliance-Inter-Monastères*, 2010, n° 98).

En guise d'épilogue, élargissons le regard sur d'autres membres de la famille cistercienne massacrés au XX<sup>e</sup> siècle. C'est d'abord la triste guerre civile d'Espagne qui nous retient. Une trappe masculine s'élevait à Cobreces, sur la Costa Brava. Elle a été fondée par des moines français venant du couvent de Notre-Dame-du-Désert. Elle se nommait Viaceli, le chemin du ciel. Cette trappe espagnole est connue pour la fabrication d'un fromage du même nom. En 1936, la guerre civile éclate. Les couvents sont devenus une cible privilégiée. Quinze moines furent exécutés. Le père abbé d'origine française est renvoyé dans son pays. Deux moines furent fusillés, les treize autres furent jetés dans la mer du golfe de Gascogne, près de Santander. Ils étaient enfermés dans des sacs et lourdement lestés. Deux moniales d'une trappe cistercienne furent fusillées avec des membres de leur famille, elles faisaient partie du couvent de Fons Salutis (fontaine du salut), à Algemesi, région de Valence, côté Méditerranée. Ces massacres eurent lieu en 1936. Durant le deuxième conflit mondial, on signale particulièrement l'acharnement des nazis à l'encontre d'une famille d'origine juive. La famille Löb vivait au Pays-Bas. Trois jeunes garçons et deux filles faisaient partie de la grande famille cistercienne dans différents couvents. Ils furent regroupés et envoyés à la chambre à gaz du camp d'Auschwitz, c'était en 1942, le 30 septembre.

Plus près de nous, cette fois, en Afrique du Nord, les sept moines du couvent de Notre-Dame-de l'Atlas furent éliminés tragiquement. C'était en 1996. Ils étaient trappistes à Thibirine. Le film, à succès, *Des hommes et des dieux* a fait connaître leur vie de proximité et leur fin. Il y eut deux rescapés.

Nous restons en Afrique profonde. En 1954, des moines cisterciens de Belgique vinrent implanter une trappe dans la région du Nord-Kivu, en République démocratique du Congo, ancienne colonie belge. C'est le monastère de Mokoto. Des troubles se produisirent bien longtemps après l'accession à l'indépendance. La guerre fratricide du Rwanda voisin avait des répercussions. On connaît les conflits ethniques qui secouent cette région. On est en mai 1996, les moines ont été chassés de leur couvent. Il y avait plus de 1 000 réfugiés qui bénéficiaient de l'accueil et de la protection de la communauté. Au départ des frères, il y eut plus de 200 exécutions parmi les déplacés. Les bâtiments furent profondément endommagés (voir *Savoie-Mission-Partage*, n° 38). En juin 2011, les moines purent revenir. La vie de prière a repris dans des conditions sombres. Il faut croire que la présence des moines dérange. Le Forézien Louis Joseph Faure est entré dans cette litanie des innocents persécutés.

## Documents familiaux

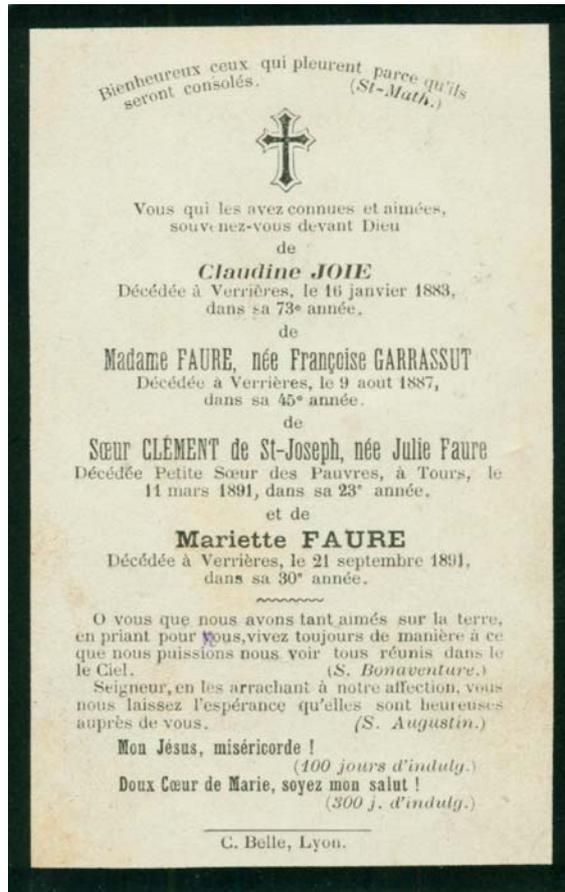
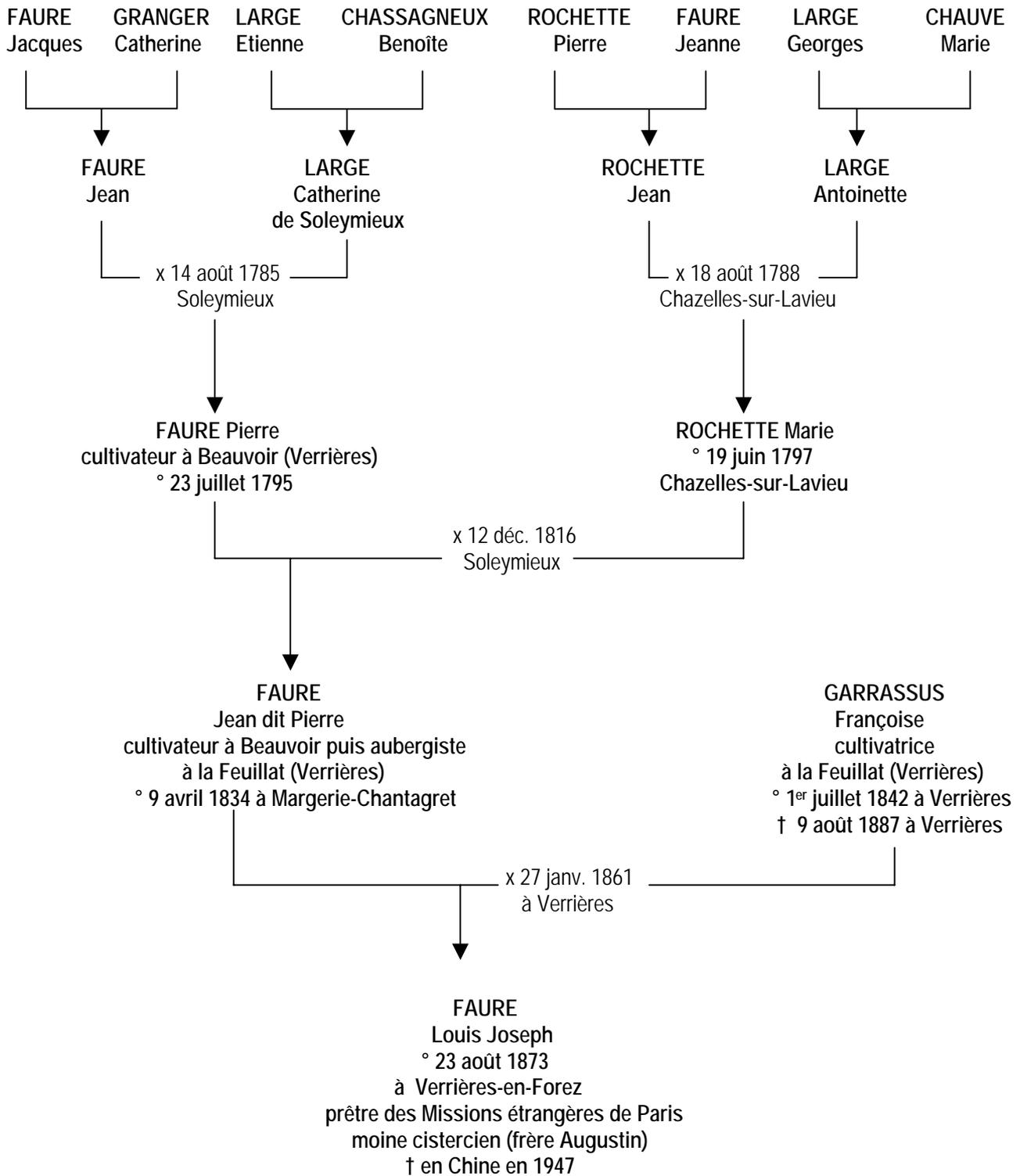
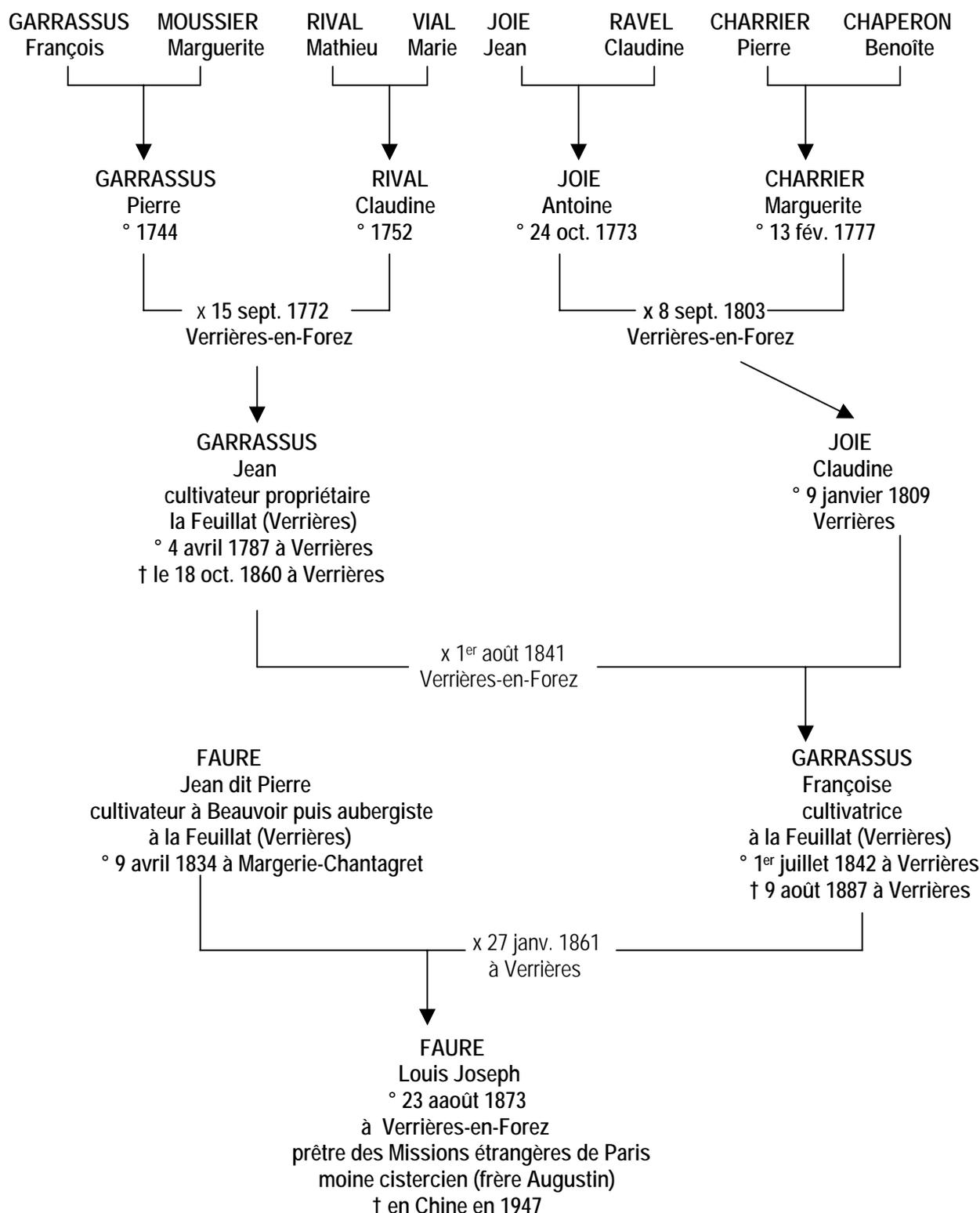


Image-souvenir du décès du frère de Louis Joseph. La première guerre mondiale venait de se terminer  
(archives familiales)

Ascendance paternelle  
de Louis Joseph FAURE  
en religion frère Augustin



Ascendance maternelle  
de Louis Joseph FAURE



(tableaux généalogiques dressés par Robert Landon)

## Notre-Dame-de-la-Consolation aujourd'hui <sup>46</sup>



Au rez-de-chaussée, ancienne salle du chapitre, à l'étage le dortoir  
Après l'incendie du 30 août 1947, l'église du monastère est en ruine

46) Photos tirées du site : <http://hi.baidu.com/ccbbaa2006/blog/item/222f22e902225835b80e2d09.html>



Bâtiments nouvellement construits. Ces dernières années, d'importants travaux montrent que la vie reprend sur les lieux de l'abbaye



Deux nounours à genoux devant des bâtiments rénovés : au rez-de-chaussée, ancienne salle du chapitre, à l'étage, anciens dortoirs des moines. On remarque aux bras des peluches, la dizaine de chapelet à gros grains, signe que l'on n'oublie pas que c'était un lieu de prières.



Image de Marie au profil chinois. Les chrétiens de Chine prient devant Marie portant Jésus enfant

---

## *Cahiers de Village de Forez*

n° 105, 2<sup>e</sup> trimestre 2012

Site : [villagedeforez.montbrison42.fr](http://villagedeforez.montbrison42.fr)

**Siège social** : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

**Directeur de la publication** : Joseph Barou.

**Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Les cahiers de Village de Forez** sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

**Comité de coordination** : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

**Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 2<sup>e</sup> trimestre 2012.

**ISSN** : 0241 - 6786

**Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.